VII-ème année, N-os 10-12. Octobre-décembre 1930.

REVUE HISTORIQUE

DU

SUD-EST EUROPÉEN

(Continuation du „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale")

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

dirigée par

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest, Agréé à la Sorbonne, Correspondant de l'Institut de France.



— PARIS —
LIBRAIRIE J. GAMBER
7, Rue Danton.

— BUCAREST —
LIBRAIRIE PAVEL SURU
73, Calea Victoriei.

DIRECTEUR:

N. IORGA
BUCAREST, 6, ŞOSEAUA BONAPARTE

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION:

C. MARINESCU
Professeur à l'Université de Cluj.

SOMMAIRE: ARTICLES. — *N. Iorga:* Cavour et les Roumains. — Rapports entre l'Espagne et les Roumains. — *Constantin J. Karadja:* Extraits des dépêches de la Suède à Constantinople (1751-1755 et 1811-1813). — *Marcel Emerit:* L'origine du mot „vecin" (= paysan à liberté limitée). — *Marie E. Holban:* Rapport sur la Valachie et la Moldavie par Reinhard.

COMPTES-RENDUS par *N. Iorga* et *N. Bănescu.*

CHRONIQUE par *N. Iorga.*

Imprimerie „Datina Românească"
Vălenii-de-Munte

REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN
PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

VII-E ANNÉE, N-OS 10-12. OCTOBRE-DÉCEMBRE 1930,

Cavour et les Roumains

Dans ses quelques pages *Camillo Cavour ed il risorgimento della Romania Gerarchia, rivista politica* (X, 5), M. Pietro Orsi, s'appuyant sur la belle publication récente des *Carteggi Cavouriani* et d'autres ouvrages, présente l'attitude du grand ministre italien à l'égard de l'union des Principautés roumaines. Dès le 5 septembre 1856, Cavour dit espérer que l'Angleterre abandonnera son opposition. La 17 septembre, il déclare se séparer nettement, bien qu'à contre-coeur, de la diplomatie anglaise sur cette question. Lorsque Napoléon III cède à moitié aux suggestions d'Osborne, la politique italienne reste la même. Une lettre de Cavour, du 26 novembre 1857, le dit sans ambages: „Si je n'obtiens pas grande chose en faveur des Principautés, j'aurais du moins la conscience d'avoir fait tout ce qui dépendait de moi en faveur des populations que l'on traite avec une si coupable sans-façon" (p. 401). Puis, pendant la conférence de Paris, le 2 juin: „Ayez soin de faire comprendre que l'abandon du principe de l'Union rend impossible une organisation des Principautés qui ait une chance d'assurer le bonheur de ces contrées et d'éviter les dangers d'une prochaine révolution". Le régime des deux pays à peine réunis par de faibles liens lui répugne, en juillet 1858: „c'est une besogne qui n'aura aucune valeur. Le régime que l'Europe impose à ces malheureuses contrées qu'elle a eu l'air de prendre sous sa protection n'est pas viable. *Je ne pense pas que l'on parvienne à l'organiser; en tout cas il ne durera pas cinq ans...* Trop faibles pour empêcher le sacrifice des pauvres Roumains, trop prudents pour créer des embarras à nos alliés, nous devons du moins ne laisser ignorer à personne que nous désapprouvons pleinement tout ce que la Conférence a fait et fera. Je l'ai déclaré très franchement à l'Empereur en ne lui cachant pas que j'avais été forté tonné que la France voulût prendre la responsabilité

d'une oeuvre qui était en opposition avec les principes dont elle s'était faite la promotrice" (pp. 401-2).

L'élection double du prince Cuza fut pour lui „un immense événement", parfaitement conciliable avec les prescriptions de la Convention de Paris. Il ordonne „de la soutenir à ontrance" auprès du gouvernement français. Il apprend avec plaisir que Napoléon a renvoyé l'ouverture de la conférence pour donner au nouveau régime le temps de se „consolider". L'ambassadeur de Sardaigne à Paris, Nigra, aurait désiré qu'on reconnût la légalité et pas seulement le „fait accompli" (pp. 402-403). En juillet, il voudrait une déclaration nette de la France et, en conservant le bon conseiller qu'était Victor Place, consul impérial à Jassy, éloigner de Bucarest l'autre consul, Poujade, qui avait épousé une Ghica, d'une famille hostile à Cuza (p. 404).

N. Iorga.

Rapports entre l'Espagne et les Roumains

(communication au Congrès international de l'histoire de l'Espagne à Barcelone, novembre 1929)

I.

Il y a encore, en dehors du cercle, si restreint, des spécialistes — et parfois même parmi eux — des personnes qui seraient tentées de confondre deux choses absolument différentes réalisées à la fin du moyen-âge par la même race: le commerce catalan et l'aventure catalane.

Elles ont aussi des origines totalement différentes.

L'une est un héritage de l'antiquité hellénique, de l'ancienne antiquité phocéenne et surtout de l'impériale antiquité carthaginoise qui, comme le grand commerce catalan du XIII-e et du XIV-e siècle, réunissait dans son expansion la côte orientale de l'Ibérie à la côte septentrionale de l'Afrique. Elle reprend, dans les limites des possibilités nouvelles, un très ancien programme. Ce commerce qui tend vers l'Orient sans lui apporter autant de produits qu'il lui en prend, dans le domaine des épices, si recherchées, ne peut pas toucher à la côte africaine sans entrer en concurrence avec les Génois, des rivaux très puissants. Il néglige une grande partie des possibilités qu'offre l'empire byzantin, malgré les relations officielles des maîtres royaux de la Catalogne avec les basileis; il ne touche pas

même à la Mer Noire où attendait le blé du Danube roumain, que se disputaient, parfois les armes à la main, du côté des embouchures, à Licostomo, Vénitiens et Génois. Il atteint les possessions du Soudan à Alexandrie, où le type des privilèges de commerce accordés aux chrétiens, au XVI-e siècle au moins, pour la France de François I-er, fut le type catalan.

L'„emprise" catalane a une source toute autre. Comme le bassin oriental de la Méditerranée, le bassin hispano-franco-espagnol demandait une hégémonie. L'État de barons des rois aragonais réussit à la gagner contre les Angevins — Barcelone contre Marseille sans que Gênes, manquant de *hinterland* pût s'y opposer — dans la seconde moitié du XIII-e siècle. Palerme grecque, arabe, normande, devient aragonaise. Mais toute terre byzantine mène ses maîtres sur la voie glorieuse et risquée de Constantinople. Une nécessité géographique, une longue traditions d'histoire les y pousse. Si, de Naples, les deux Charles de France ne sentent portés vers les Îles Ioniennes, vers Durazzo et l'Albanie, de la Sicile le destin des races changeantes embarque de force vers Athènes. Il ne manquait, à côté des prétentions du roi, que la présence de la main d'oeuvre conquérante. Elle se présente sous la forme de la Compagnie catalane.

Ce sont des guerriers, sans doute, ces compagnons de Roger de Flor, mais surtout des participants avisés, excellents calculateurs, disposant de comptables expérimentés, que ces concurrents aux plus hautes dignités d'un Empire qu'ils pillent. Cette expédition, qui eut un si grand écho dans l'histoire, doit être rapprochée de celles qui menèrent les Génois, plus d'une fois, sur le chemin des conquêtes. C'est un pendant aux mahones de là-bas, comme les deux, au nom arabe, la vieille et la nouvelle, qui conduisirent ces marchands sans ambitions militaires à Famagouste de Chypre.

La royauté fait ce qu'elle peut de cet essor qu'elle ne sait pas dominer complètement. Elle s'arrange par des actes d'inféodation avec cette politique qui n'est pas la sienne. Mais elle continue à avoir des rapports avec les chefs de la musulmane Tunis, avec les souverains berbères, vers lesquels la dirigent ses propres souvenirs et des nécessités invincibles.

On oublie combien fut „aragonais", malgré toute cette Alle-

magne entrées plus ou moins, de gré ou de force, dans la large envergure des ailes de son orgueil, qui est bourguignon, héritage de Charles le Téméraire, Charles Quint. J'en ai parlé, il y a deux ans, dans une conférence qui n'a pas été publiée, et pas de ma faute, d'une déviation, au point de vue espagnol, de sa politique. Il ne faut pas la prendre trop à la lettre. Autrement, obligé de faire sa croisade lorsque son rival français amenait les Turcs à Toulon et leur laissait dévaster les côtes de l'Italie, terre ennemie par ce que Charles y commande, il ne se serait pas orienté, et pas une seule fois, vers la même Tunis, vers Alger, comme les rois d'Aragon, ses prédécesseurs.

Il n'y eut un changement que plus tard, et il ne vient pas du développement normal de la politique espagnole. Les galères de Philippe II attaquent la flotte du Sultan Sélim à Lépante [1]. Mais il faut penser que les Espagnols n'y sont pas seuls. Il y a la bénédiction du Pape et il y a la direction de Venise, dont la doge est là. Cette fois, le roi catholique sert, qu'il s'en rende compte ou non, les intérêts de la République, ceux qui furent satisfaits pour un moment, un siècle plus tard, et encore sous un drapeau de croisade, habilement exploité, en Morée, sous le commandement d'un Morosini.

C'est sur ces lignes que, selon ma conviction, il faut présenter les faits, en grande partie cachés encore dans les archives de Barcelone et de Simancas, de la grande oeuvre ibérique dans les rapports entre l'Occident et l'Orient.

II.

Mais Charles Quint sera mis en rapport, sans que ce fût sa volonté, avec l'Orient du Sultan, avec la Byzance de Soliman le Magnifique, aussi d'une autre façon.

Un pacte de famille avec la dernière dynastie de la Hongrie a fait de son frère Ferdinand l'héritier des deux royaumes catholiques réunis sous la couronne des Jagellons transplantés à Bude. Ceci ne regarde pas à proprement parler le César, rebelle à toutes les incitations vers la croisade de la part des

[1] J'ai publié, dans la *Revista Istorică*, la lettre grecque par laquelle le Sultan, sans trop s'arrêter à sa défaite, demandait au prince de Valachie de lui construire d'autres vaisseaux.

princes germaniques réunis en diète pour la défense. Mais, s'il distingue lui-même, les Turcs en sont incapables. Pour eux il y a deux frères, donc une famille, une politique, une dépendance, presque un État. Le „roi de Vienne" est inséparable pour la Porte ottomane de l'„Espagnol", car pour eux il n'y a d'empereur, „empereur des Francs", que le Français.

Alors il faut que celui-ci lui-même, et pas seulement à cause de l'alliance franco-turque, s'en mêle. Il y aura, en face des Espagnols qui servent François, comme Rincon, les Italiens qui servent Charles, comme Marigliano. Des agents impériaux s'agiteront dans le monde corruptible des Vizirs, des Pachas, des favoris et des femmes du Sérail. Des officiers d'Espagne, de la meilleure armée du monde chrétien, lutteront, comme Castaldo, en Transylvanie, où on entendra l'espagnol pour la première fois, en tête des régiments.

On y rencontrera les Roumains, la population la plus ancienne et la plus nombreuse de la province, ces forts paysans à peine courbés sous la tyrannie de leurs maîtres politiques et sociaux, les Magyars.

Ce n'était pas la première rencontre entre ces deux espèces de Latins, si éloignés les uns des autres. Sous la tour féodale des ducs français d'Athènes les Catalans avaient trouvé les avant-postes de la descente valaque, roumaine vers la Grèce classique, ces pâtres farouches aux nombreux troupeaux, aux chiens féroces, que tout voyageur cherchant le Parthénon avant les chemins de fer a dû trouver sur sa route. Il est même possible que leurs chefs, les tchelnics, se fussent mêlés à la petite guerre que se faisaient entre eux Français et Espagnols, gens étrangères dont ils comprenaient également la langue.

Mais il en est autrement de ces Roumains des Carpathes, qui ont deux États, la Valachie ou Ţara-Românească, et la Moldavie, et dont les armées ont envahi plus d'une fois ce pays transylvain qu'ils sentent devoir leur appartenir, de par l'ethnographie et la géographie. Pour s'assurer de leur concours, vers 1550, les Espagnols de Castaldo soutiendront des candidats aux deux trônes roumains.

Si lui il recherche cette race utile, des individus lui appartenant à elle doivent apparaître à la Cour de celui qui régit le monde.

III.

Déjà vers 1520 il y avait eu à Bruxelles, où des Transylvains d'une autre façon arrivent à pénétrer, un Jean soi-disant prince roumain. Tel *Graeculus* employé à copier des manuscrits helléniques, comme Jacques le Crétois, qui est à l'en croire Basilikos, Héraclide, marquis de Naxos et de Paros, célébrera dans sa brochure latine sur la bataille de Renty l'héroïsme de l'empereur, qui a fait de ce flagorneur un créateur de *poeiae laureati:* il deviendra par le miracle de sa témérité prince de Moldavie, héritier d'Étienne-le-Grand lui-même. D'autres aussi ont désiré ne pas s'arrêter chez le petit frère de Vienne lorsqu'il y a plus loin vers l'Occident le grand.

Mais bientôt ce sera, sous Philippe II, la France, même l'Angleterre, qui pourront servir les prétendants aux trônes de Moldavie et de Valachie. Comme un dernier chercheur d'argent et d'appui en Espagne il faut considérer, avant d'avoir interrogé l'inédit des Archives, Nicolas Basarab, paru en 1569.

On connaît l'origine des prétentions de ce bizarre personnage qui ignorait, en présentant sa descendance, l'histoire du pays sur lequel il s'arrogeait le droit de régner. Prétendu fils d'un Barbu qui lui-même aurait été fils légitime du plus artiste des princes roumains au commencement du XVI-e siècle, Neagoe, qui se faisait appeler de l'ancien nom dynastique de Basarab, Băsărabă — et Nicolas se présentera avec ce nom de famille —, il prétendait, dans ses pétitions au Pape, au cardinal Dolfino, au duc de Bavière, que son père avait régné, que des conspirateurs l'avaient détrôné, qu'on l'avait fait mourir à Constantinople, qu'il avait laissé derrière lui, en prison, sa mère, sa soeur, victimes des Turcs.

Trois ans plus tard, un Allemand du Haut Palatinat, Hans Heber, qu'il avait créé „marquis de la Ialomița", simple district valaque, avec un blason contenant non seulement le corbeau la croix au bec, enseigne de la principauté, mais aussi un quartier du lion qui y aurait figuré aussi, le recommandait au roi d'Espagne [1].

[1] Voy. notre étude dans les *Pretendenți domnești în secolul al XVI-lea*, Memoires de l'Académie Roumaine, 1898, pp. 227-229, où est donnée toute a bibliographie. Peut-être est-ce lui, ou un fils, qui réapparaît en 1599.

Tout récemment ce document lui-même est venu à la lumière, celui par lequel, de Madrid même, „où était la capitale du roi d'Espagne", „Nicolas Bessaraba, légitime héritier du pays de la Transalpine" — nom attribué par les Hongrois à la Valachie —, donne, par la main de Paul Pfinzing de Hasenfeld, qui s'intitule „secrétaire et conseiller" du roi, à ce même Jean Heher, de la ville de Mendel du district du Nordgau Supérieur, habitant à Séville, ce marquisat, et il invoque le témoignage de Jean de Mayrworm, seigneur „de Solt, d'Artois en Pays-Bas, échanson et capitaine de la garde royale, de Bonaventure de Bucquoi au Brabant, page du roi, et de Jean Tetzel, „noble de Nuremberg et citoyen de la ville de Cuba aux Indes"[1].

On ne peut pas dire que ce monde exotique n'était pas varié du prince de Valachie au citoyen cubain. Il faut une époque comme celle-là pour que tous puissent être ensemble, prêts à se soutenir pour une couronne dans le domaine de l'impossible.

N. Iorga.

Extraits des dépêches de la Suède à Constantinople (1751-1755)

publiés par **Constantin J. Karadja.**

Ayant publié plus haut un nombre de dépêches copiées aux Archives suédoises (Riksarkivet) relatives aux Principautés roumaines et datant des années 1811 à 1813, nous donnons aujourd'hui, en partie traduits du suédois, quelques extraits des rapports de Gustave Celsing. La correspondance de cet Envoyé, qui résida à Constantinople de 1744 à 1774, étant très volumineuse (vingt grands dossiers), nous n'avons malheureusement eu le temps d'en examiner qu'une faible partie, ayant dû renoncer, pour le moment au moins, à recueillir assez de notes des Archives suédoises pour remplir un volume.

1) *Copie au dossier:*

Lettre du prince de Moldavie Constantin Maurocordat à Monsieur G. de Celsing:

---

[1] Veress, *Istorici unguri şi saşi despre Români*, dans les mêmes Mémoires, année 1929, pp. 320-321. Lettre de l'érudit Daniel Cornidès au Jésuite Georges Pray, 18 décembre 1776.

Monsieur,

J'ay eu l'honneur de recevoir Vos lettres avec celles que Vous m'avez recommandé. Au sujet de quoy j'ay aussi répondu à la Subl. Porte. Il ne reste qu'à Vous-même, Monsieur, le choix ou de Camenitz ou de l'autre frontière pour y adresser à quelqu'un vos lettres, car je ne saurois pas les guarantir que jusqu'aux frontières de la Moldavie. L'experience de mes propres lettres m'avertit suffisament du risque qui pouroit arriver aux autres. Cependant je puis Vous assurer, Monsieur, que je me donnerai toujours les possibles mouvemens pour m'intéresser à tout ce qui vous peut faire plaisir et Vous témoigner l'estime avec laquelle je suis, Monsieur, Votre, etc.

Constantin de Scarlatti.

Jassy, le 4 9-bre 1748.

2) *Traduction du suédois.*

Péra, à Constantinople, le 22 avril / 3 mai 1751.

....Ces jours-ci le drogman polonais Juliani a remis au Grand Vezir une lettre du Général („Cronfältherre") Comte Potocky au sujet de quelque difficulté d'ordre commercial survenue à la frontière Il paraît, en effet, que le prince de Moldavie (Constantin Racoviță), en vertu d'une défense d'exportation du bétail, aurait refusé aux sujets de la République Polonaise de ramener les bestiaux qu'ils ont l'habitude d'envoyer en Moldavie pour pâturer. Le Grand Vézir aurait répondu très amicalement que le prince s'était trompé sur la vraie intention de la S. Porte et qu'il recevrait un ordre précis de ne pas entraver les sujets de la République dans l'exercice légitime de leur commerce, mais de les protéger et de leur venir par contre en aide en toute occasion... (s) G. Celsing.

3) *Traduction du suédois.*

Péra à Constantinople, le 23 mai / 3 juin 1751.

J'ai déjà eu l'honneur de rapporter que la S. Porte avait donné des instructions aux princes de Moldavie et de Valachie de recueillir, par des émissaires spéciaux, des informations sur les mouvements et les forces des troupes (russes). J'ai appris confidentiellement que le prince de Moldavie aurait déjà envoyé son rapport, qui est cependant tellement incomplet, qu'il serait

plutôt à considérer comme une excuse malveillante que comme une information sérieuse. Les difficultés de se conformer aux désirs de la S. Porte seraient la cause véritable du manque de détails dans le rapport du prince. D'après les informations reçues, les Russes auraient dernièrement fait avancer des régiments pour surveiller les passages à travers le Borysthène valaque vers la frontière turque. Il est donc très difficile d'avoir des informations sur ce qui se passe au-delà de la frontière russe. Je ne sais pas encore si le prince de Valachie (Grégoire II Ghica) a envoyé quelques informations, mais je m'imagine que celles-ci ne pourront guère être plus utiles que le rapport mentionné plus haut... (s) G. Celsing.

4) Péra à Constantinople, le 22 septembre / 2 octobre 1751.
Traduction du suédois.

....Le prince Grégoire (Ghica) de Valachie a donné 50.000 piastres au Grand Vizir pour faire exiler l'ancien Drogman (de la Porte) (Jean Callimachi; cf. Stamatiade, éd. Erbiceanu, p. 72) et pour faire nommer son fils (Mathieu Ghica) à sa place. Il a encore payé des sommes considérables à un Arménien nommé Yacob Agha, qui est le banquier du Kislar-Agha (chef des eunuques noirs), aussi bien que du Grand Vizir, dont il est le favori. Ce Yacob Agha est parti dernièrement pour Jérusalem... (s) G. Celsing.

5) Péra à Constantinople, le 11/22 novembre 1751.

....Tout récemment, sur les représentations du Sérénissime Chan (de Crimée), la Sublime Porte a expédié des ordres au Pacha de Chozim et aux Voywodes des Moldavie et de Valachie pour que les marchands polonais soient protégés... (s) G. Celsing.

6) Péra à Constantinople, le 27 août / 7 septembre 1752.

Extrait des dernières nouvelles que le prince de Moldavie a envoyées à la Porte:

Une personne que j'ai envoyée dans la nouvelle Colonie rapporte que les paysans de Pologne passent en foule et ouvertement chez cette colonie qui est établie sur le Bog.

Plusieurs habitans de Moldavie et de Tartarie y ont aussi passé, y étant attiréz par les appas de quinze années de franchise.

Outre les sept forteresses que l'on bâtit de huit en huit heures, on y entremêle encore, de distance en distance, divers petits forts.

Les troupes russiennes s'y multiplient de jour en jour, et on les fait monter à plus de soixante mille hommes divisez en trois Corps. On y attend le frère du favori de la Czarine qui doit dans peu venir visiter le plan de ces fortifications... (s) G. Celsing.

7) Péra à Constantinople, le 21 septembre / 2 octobre 1752.
Traduction du suédois.

....J'ai eu l'honneur de rapporter que le prince de Moldavie avait envoyé ici un mémoire du Voyvode de Beltz, dans lequel celui-ci conseille au prince de maintenir en permanence un agent à Varsovie, afin d'y surveiller les intérêts de la Porte Ottomane. La Porte a accepté maintenant cette proposition et a donné ordre au prince d'envoyer un tel agent. Étant donné la jalousie qui règne entre les princes grecs et le Chan, on doute que l'agent moldave puisse avoir quoi que ce soit en commun avec l'envoyé de ce dernier, qui est déjà parti à Grodno, ainsi que je l'ai rapporté en date du 20 août. Je m'imagine qussi que l'agent moldave se tiendra sur la réserve comme un simple particulier, au moins pendant le séjour du Tartare, pour ne pas donner lieu à des mécontentements ou à des médisances auprès de la Sublime Porte. (s) G. Celsing.

8) *Traduction du suédois*
Péra à Constantinople, le 17 décembre 1755.

....Le prince Constantin Maurocordato est rentré dernièrement d'exil et on croit qu'il sera bientôt nommé Hospodar de Valachie.

Il paraît aussi que le prince de Moldavie sera chargé et je sais que le Drogman de la Porte est désigné comme son successeur... (s) Celsing.

(Constantin Maurocordato regagna, de fait, le trône de Valachie le 29 février 1756, et Mathieu Ghica fut remplacé à la même date par Constantin Racoviţă, au trône de Moldavie. Celsing est donc mal informé sur le candidat désigné, Jean Callimachi occupant la charge de Grand Drogman entre 1752 et 1758; cf. Stamatiade, éd. Erbiceanu, pp. 73-74).

Constantin J. Karadja.

L'origine du mot „vecin" (= paysan à liberté limitée)

A partir de la fin du XV-e siècle on désigne sous le nom de „vecin", вечин, dans le documents slavons de Moldavie les paysans qui s'appellent „rumîni" dans les actes valaques, et, plus rarement, „Vlahi", *liude, săraci, posluşnici, mişei.*

Le terme de „roumains", employé pour désigner des hommes qui, au XVII-e siècle et jusqu'en 1864, ont été de véritables serfs, a beaucoup intrigué les historiens. A l'époque de l'histoire romantique, beaucoup se sont trouvés choqués par ce fait étrange; car ils furent obligés de se rendre à l'évidence: dans les actes de propriété le nom national jusqu'à l'époque moderne désigne toujours la classe inférieure.

Xénopol adopta une thèse qui, au premier abord, peut sembler judicieuse: Sans aller jusqu'à prétendre, comme l'aurait fait un vrai disciple d'A. Thierry, que le peuple roumain fût formé de deux couches de populations, les conquérants slaves, devenus les boïars, et les Roumains réduits à l'état de plèbe à demi-asservie, l'éminent historien admettait que les invasions avaient provoqué un abaissement de l'élément latin. L'auteur d'une solide étude sur le servage en Roumanie, C. Giurescu, lui objecta que, s'il en était ainsi, jamais le mot „roumain" n'aurait pu servir à désigner le peuple qui a su fonder une belle nation du Bihor à la Mer Noire[1]. Argument qui prouve que les meilleures critiques ne savent pas encore faire fi de certaines raisons dictées par un patriotisme mal entendu.

Il n'en est pas moins vrai que l'interprétation donnée par Xénopol ne mérite aucun crédit. M. Iorga remarque que, dans la langue d'aucun peuple, nous ne trouvons d'exemple de l'avilissement du nom national, Avec un parfait bon sens il soutient que le mot „rumîn", à l'origine, a dû désigner simplement l'homme du peuple par opposition au boïar. Les boïars ne sont qu'une poignée; les „rumîni" sont la masse; et il est naturel qu'ils gardent pour eux le nom de la race.

---

[1] C. Giurescu, *Organisarea socială în Ţara-Românească,* pp. 122-126. Voy. aussi C. Giurescu *Despre rumîni,* dans les *Analele Academiei Romîne,* XXXVII, p. 192 et suiv.

Вєчин ne se trouve que dans les documents moldaves. Les historiens ont cru jusqu'ici que le mot n'était pas slavon, mais qu'il n'était autre chose que le mot roumain qui signifie voisin. De là à prétendre que tous les paysans à liberté limitée en Roumanie étaient des „voisins", c'est-à-dire des hommes venus d'au-delà des frontières, il n'y avait qu'un pas. Des historiens imbus de cette idée (M. Nistor par exemple) ont étudié patiemment les faits de colonisation par des immigrants, latins ou slaves, qui, volontairement ou non, se seraient installés dans le pays, et ils ont perdu un temps précieux pour tenter de rendre vraisemblable une hypothèse qui attribuerait aux trois quarts de la population roumaine une origine étrangère! Je m'étonne de constater que M. Iorga partage encore cette opinion[1].

Or, même si l'on attribue à „vecin" une étymologie latine, il n'y a pas de raison pour le faire dériver de vicinus=voisin, au lieu de le faire descendre de *vicinus*=habitant du village *(vicus)*. *Vicinus* pourrait donc vouloir dire: villageois. Pris dans ce sens, il existe dans les textes occidentaux du moyen-âge. Du Cange en cite de nombreux exemples[3].

Mais, dans ces textes, le *vicinus* est un homme libre, d'une condition même assez élevée[4]. Il en est de même des „vecinos"

[1] *Revue historique du Sud-Est européen*, janvier-mars 1925, p. 8. Compte-rendus du chapitre de Ch. Diehl dans la *Cambridge medieval history*.—Pas précisément celle-là. Mais au début il y eut un fort apport de non-libres étrangers *(N. I.)*

[2] Vicinus. Il y aurait en dissimilation. De même divinus a donné „devin".

[3] Ducange. *Glossarium mediae et infimie latinitatis* (1846), t. VI, articles *vicinus, vicinantes et vicinitas*. Selon Fustel de Coulanges (*L'Alleu*, p. 216): le *vicus* est d'ordinaire une propriété privée cultivée par des colons ou des serfs.

[4] Sa condition est supérieure à celle de l'*extraneus*. Du Cange traduit *vicinus* par *civis* et *vicinitas* par *burgesia*. Les *vicini* et les *consortes* doivent être de condition équivalente. Cf. Fustel, ouvr. cité, p. 170. Dans l'édit de Chilpéric, où l'on trouve les mots „quicumqûe vicinos habens", j'accepterais la traduction de Glasson: „quiconque fait partie d'une communauté agraire" plutôt que celle de Fustel, qui traduit encore *vicinus* par „voisin", et qui manifestement a oublié de consulter Du Cange (*L'Alleu*, p. 183). Pourtant, en Transylvanie *vicinus* semble être la traduction exacte de *vecin*. Rapport du gouvernement transylvain à Léopold I-er, 7 mai 1699: „Illecebrae ab omnibus nostris vicinis per proclamatam libertatem et transfugarum actualem receptionem plebi oblatae sunt quam periculosissimae", Hurmuzaki, *Doc.*, I, 1, p. 536.

d'Espagne qui ont gardé ce nom jusqu'à l'époque moderne [1].

Quelle analogie y a-t-il entre les *vicini* d'Occident et nos paysans asservis du Bas-Danube?

D'ailleurs „vecin" apparaît dans les documents slavons et seulement en Moldavie. Bien étrange, ce terme latin qui éviterait de figurer dans les textes rédigés en roumain!

Ou nous fera remarquer que l'on trouve dans un ou deux documents, à la place de *vecin*, le mot slave „sused" qui signifie aussi „voisin". Mais la présence du mot *sused* dans un texte de 1545 ne prouve nullement que „vecin" soit un mot roumain: A cette époque les auteurs de l'acte paléoslave employaient sans doute le mot „vecin" sans soupçonner son origine et, croyant qu'il dérivait d'une idée de voisinage, ils crurent bien faire en le remplaçant par le mot purement slavon qui en aurait été la traduction exacte. Une conception analogue fait que, dans les documents slavo-roumains traduits en langue française nous voyons parfois *vecin*, dans son sens *social*, rendu par „voisin". Des articles de J. Brătianu, écrits en français à l'époque de l'Union, contiennent souvent le mot „voisin" pris dans le sens de serf. Pourquoi ne pas admettre qu'un procédé analogue de traduction ait été employé par un scribe sociaux de respecter la pureté de la langue slavonne dont la coutume lui prescrivait l'emploi quand il s'agissait d'actes officiels?

Nous croyons, nous, que *vecin* est bien un mot slavon, bien qu'il ne soit pas employé dans les pays slaves.

Il doit venir tout simplement de вѣче, qui signifiait en Russie l'assemblée populaire. La „vece" désigne à l'origine l'ensemble des hommes libres qui ne sont pas boïars [2]. Il est naturel

[1] A partir du XI-e siècle ces *vicinos* arrivèrent à former une classe moyenne de petits propriétaires, particulièrement dans l'Espagne du Nord. Cf. Boissonade, *Revue des question historiques*, 1911, p. 339. Radu Rosetti déclare, sans référence, qu'il existe une „veciné" en Provence; information admise sans contrôle par C. Filitti dans son *Evoluția claselor sociale în trecutul principatelor romîne* („Arhiva pentru știința și reforma socială", 1924, no. 1-2, p. 81). Le mot n'existe pas dans la dictionnaire de Mistral. *Vesin* (parfois besis, veisin, viciri, visin) peut désigner en Gascogne un chef de maison, jamais un paysan pauvre. Quant au mot vesinat en Roussillon, il désigne le droit de parcours pour les troupeaux. Cf. Brutails, *Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au moyen-âge.* p. 274.

[2] Sur la *vece* russe, voir Th. Taranovskij *Contribution à l'histoire des institutions politiques de la Russie*, dans „Le Monde Slave", année 1929, pp. 92-114.

qu'on ait appelé *vecin (in* étant un suffixe indiquant, en slave, l'unité) chaque citoyen faisant partie de la *vece.* Le mot n'existe pas en russe, mais sa construction est logique, et il n'y a pas de raison pour qu'il ne soit pas né en Moldavie[1].

Selon nous, les *vecini* sont donc, à l'origine, les membres de la communauté populaire, c'est-à-dire tous les Roumains à l'exception des boïars ou des hommes libres sans obligations, appelés *răzeşi* ou *moşneni* et parfois aussi boïars). On s'explique, si notre hypothèse est admise, les termes „rumîn" et „vlah" employés en Valachie pour désigner le même état social[2]. Il est naturel qu'on appelle „Roumains" ou „Valaques") tous les membres de la classe populaire qui forme la presque totalité de la nation, les boïars étant les seigneurs, très différents d'ailleurs des nobles d'Occident, qui étaient hiérarchisés et dont les titres étaient héréditaires, tandis que les „boieri" roumains n'avaient que des titres viagers, dépendant de leurs fonctions, et ne jouissaient que des privilèges sociaux déterminés par la coutume locale.

Notre théorie contribuerait à étayer celle de M. Iorga sur les raisons pour lesquelles le mot *rumîn* dans les documents roumains a fini par s'appliquer à la classe inférieure, alors que ce terme, à l'origine, désignait l'homme „de rang" par opposition au boïar.

Elle serait aussi, à un certain point de vue, en harmonie avec les idées de Radu Rosetti sur les origines du servage. *Vecin, vlah,* et *Rumîn*[1] ne désignent des serfs qu'à une époque relativement récente. Les plus anciens actes qui nous permettent de nous faire une idée de la condition de ces paysans à liberté limitée ne remontent pas au delà de 1375. Giurescu, en les étudiant avec beucoup de sens critique, n'a pu analyser qu'un état social dont l'évolution était déjà bien avancée. Mais il avoue lui-même que les documents plus anciens ne parlent que du village (село). Et nous ignorons l'organisation sociale des Roumains pendant les siècles antérieurs.

---

[1] Il me parait extrêmement difficile d'admettre cette dérivation; *N. I.*

[2] Pour la construction du mot noter l'analogie avec le slavon болгарин = boïar.

[3] J'ai entendu des paysannes dire „romînul mieu" pour dire „mon mari", et c'était un terme respectueux.

Dans ces conditions, puisque, en l'absence de documents, nous sommes réduits aux conjectures, notre théorie sur l'étymologie du mot „vecin", confirmant les idées qui naissent naturellement de l'emploi des mots *rumîn* et *vlah* pour désigner une condition sociale, apporte sa modeste contribution à l'étude des origines du féodalisme agraire en Roumanie. Elle aide à faire croire que les paysans roumains ont été, à l'époque de la fondation des Principautés, des citoyens, astreints certes à l'accomplissement de certains devoirs féodaux, mais nullement ligotés par des liens de servitude.

Marcel Emerit.

Extraits des dèpêches de la Légation de Suède à Constantinople (1811-1813)

publiés par **Constantin J. Karadja.**

Profitant de mon séjour à Stockholm en qualité de Consul Général de Roumanie, j'ai pris à tâche d'examiner les dossiers des Archives de l'État (Riksarkiv) portant la rubrique „Turcica" afin de rechercher tous les passages relatifs à l'histoire des Principautés.

Mon séjour dans le Nord, trop court hélas, ne m'a permis toutefois que de compulser une faible partie des 95 dossiers volumineux qui auraient dû être examinés.

Afin que ce travail interrompu puisse toutefois être de quelqu'utilité, je crois opportun de publier au moins les notes recueillies, quitte à les compléter une autre fois, si j'en trouve jamais l'occasion.

J'ajoute que les Archives suédoises ont été jusqu'à présent peu étudiées de notre point de vue, à l'exception des documents relatifs au séjour de Charles XII en Moldavie, dans la Coll. Hurmuzaki, et des recherches de M. le professeur Iorga, qui publia déjà en 1903 certains extraits de la correspondance suédoise de Constantinople, des annés 1741-1812, dans les „Documente privitoare la Familia Callimachi", vol. II (Bucarest 1903) et les „Scrisori domneşti din Arhivele de la Stockholm" (Annalles Acad. Rom., Série III, tome X, 1929), paru récemment.

Les documents des Archives suédoises relatifs à notre histoire sont généralement écrits en suédois avec des lettres allemandes,

ce qui en rend la lecture extrêmement fatigante. Voilà pourquoi ce matériel, pourtant très riche, nous est resté en grande partie inaccessible. Sans une connaissance très sérieuse de la langue suédoise, il est de fait exclu de pouvoir en profiter.

La série de documents et extraits avec laquelle nous commençons aujourd'hui, forme toutefois une exception. Ces dépêches datent du temps où Charles-Jean Bernadotte était Prince Héritier de Suède. Ce Prince si intimement mêlé à la politique européenne ne pouvait que suivre avec intérêt les rapports des Légations suédoises.

Pour lui complaire, les diplomates suédois correspondaient donc souvent avec leur Souverain et leur Ministère en français, Bernadotte ne possédant pas la langue de ses futurs sujets.

Extrait des dépêches du chargé d'affaires Palin en 1811.

1.

Constantinople, le 10 janvier 1811.

La certitude de la Paix qu'on a si souvent annoncé d'Odessa, et l'arrivée du dernier ministre de Russie à Bucharest, n'ont fait que rendre plus difficile la réussite d'une négociation, en ajoutant à l'opinion que les Russes ont besoin de la Paix et devront par conséquent se désister de leurs prétentions.

(s.) N. G. Palin.

2.

Constantinople, le 25 janvier 1811.

Traduction du suédois:

Un courrier est parti à Bucarest avant-hier, comme d'habitude sous le nom du Baron de Hübsch et prétendant avoir été expédié par l'ambassade de France. Ce courrier continuera ensuite par cette route plus commode. Il parait, d'après ce qu'on dit, que les Russes auraient proposé en vain la restitution de la Valachie. A moins de tout restituer ou de donner à la Turquie un coup de grâce, la guerre devra encore continuer longtemps, et

ceci moins au desavantage des Ottomans qu'à leurs ennemis, si les opérations sont conduites de la même façon que l'année passée.

(s.) N. G. Palin.

3.

Constantinople, le 11 février 1811.

Les Russes ayant reçu un renfort de 30.000 recrues, on a remarqué des mouvements parmi leurs troupes, qui paraissent annoncer quelque entreprise contre Schumla ou Varna; une patrouille cosaque a été défaite devant cette dernière ville, d'où plusieurs familles se sont refugiées dans la capitale, à cause de la cherté et du manque de vivres, que les Russes partagent aussi en Vallachie. L'ocka de pain doit coûter à Bucharest une piastre et demie. Une partie des cultivateurs ayant été forcée au service militaire, ce qui y a causé une plus grande émigration que d'ordinaire en tems de guerre, et les Russes ayant néanmoins voulu cantonner dans le pays, il promet d'égaler bientôt les déserts de la Crimée. Le Gouvernement (turc) fait tout ce qu'il peut pour couper les communications avec les Russes et ne permet pas aux voyageurs de passer par la Vallachie. Une exception faite la semaine dernière en faveur du fils de l'Internonce Impérial, attaché à la Mission de Pétersbourg, a été l'effet d'une grâce particulière du Grand Seigneur qui y ajouta le don d'un boîte brillantée.

(s) N. G. Palin.

4.

Constantinople, le 10 juin, 1811.

Les évènements sur le Danube... ont été suivis de la reprise de Silistrie par les Turcs qui y ont surpris les Russes avant qu'il ayent pu faire sauter le fort et ont fait prisonnier le petits corps qui avoit été laissé en arrière pour cette opération. Les troupes renvoyées à Khalarasz à son secours ont été repoussées. Toute la rive droite du Danube est abandonnée par l'ar-

mée russe à l'exception de Ruzschuk que sa garnison paroit également prête à évacuer; mais, après avoir détruit l'espèce de fortification et comblé le fossé qui avait retardé si longtemps la conquête de cette place, le Général Kutusoff fait réparer les fortifications d'Ibraïl et d'Ismail et construire une tête de pont à Kalarasz vis-à-vis de Silistrie. Il y a envoyé quelques milliers d'hommes de renfort en Servie sous le commandement du Général Druck. Le Général Comte St. Priest est avec un corps de troupes à Tourno vis-à-vis Nicopol. Le gros de l'armée russe a pris un camp entre Bucharest et Giurgeva sous le commandement du Général Langeron. La force totale de cette armée ne doit plus être que de 30.000 hommes.

Les Russes en se retirant ainsi derrière le Danube où ils n'ont guère d'attaques à craindre et se bornant à donner au parti qui leur reste attaché parmi les Serviens le secours nécessaire pour profiter de la discorde, continuent néanmoins à se montrer disposés à la paix. Les indices de négociations se renouvellent tant ici qu'au camp, où le secrétaire-interprète russe Fonton a encore reparu entre le 15 et le 20, du mois dernier. On ne sait quelle nouvelle proposition il a pu faire concernant la restitution de deux principautés, sans laquelle le Grand Seigneur ne se laissera pas forcer à la paix par une puissance qui ne peut employer contre lui une armée d'élite peu nombreuse, seule propre à percer par les provinces désertes dénuées de tout et par des montagnes inaccessibles au transport de ce qui est nécessaire pour l'entretien d'armées de 100.000 hommes....

(s) N. G. Palen.

5.

Constantinople, le 25 juillet 1811.

Les Ottomans viennent de reprendre presque par un coup de main la ville et la forteresse de Rutschuk, qui avat coûté aux Russes plusieurs mois de blocus et différens combats. La première nouvelle en a été apportée au Grand Seigneur par un de ses pages, que le Prince avait envoyé au Grand Vizir avec cinq cents bourses de ses épargnes pour subvenir aux frais

de la campagne. Le corps d'armée russe était sorti à la rencontre de Kalender Pascha qui faisoit une fausse attaque et prenoit la fuite, tandis que Wehly Pascha attaquait les Russes accupés à la poursuite. Le premier reprenant alors l'attaque, un combat plus régulier soutenu du Grand Vizir a forcé les Russes à se replier vers la ville, à laquelle les Turcs ont donné un double assaut et où ils sont entrés pêle-mêle avec l'ennemi. L'ancien Commandant Bosniak Aga y entrait le premier, et reprenait ainsi sa place, le Grand Vizir l'ayant promise à celui qui le premier forçait l'entrée. Après le massacre réciproque de plusieurs heures, le Grand Vizir a décidé la journée en recevant une blessure légère. Le général russe, également blessé, s'est enfui à Giorgova avec le reste de ses troupes, dont on croit qu'il a perdu 12.000 hommes. L'armée turque, forte de 30.000, qui à coups de feu détruisait elle-même les ponts derrière eux, en a perdu 2.000. Le Vizir a eu deux chevaux tués sous lui, et Kalender Pascha sept.

Toute cette rive du Danube étant délivrée, le Grand Vizir compte poursuivre ses avantages de l'autre côté et rassemble des pontons. Les Russes l'ayant prévu, ont fait monter des barques canonnières à Giorgova, mais dont les Turcs ont coulé bas deux et dispersé les autres. On espère que cette forteresse, très faible du côté du fleuve, où Rutschuk faisoit sa défense, ouvrira bientôt le chemin de la Valachie et de nouveaux succès, pendant que l'armée turque est encore dans l'enthousiasme, et avant que les Russes affoiblis de toute manière ne pourront recevoir de renforts. C'est dans ce sens que le Reiss Effendy a répondu au compliment d'usage que je lui ai fait faire. La joie à la Porte a été extrême.

(s) N. G. Palin.

6.

Constantinople, 10 août 1811.

Les Turcs depuis leur dernière victoire ne se sont pas fait parler d'aucune autre disposition sur le Danube. Le public croit pourtant qu'ils s'occupent à présent du passage de ce fleuve sur plusieurs points; la Porte elle-même n'en démentit pas

l'intention. On écrit de Bucharest que les Russes avaient perdu dans ces dernières affaires contre les Turcs environ 10 m. hommes, entre tués, blessés et restées prisonniers, et qu'ils ont eu trois généraux de tués, dont l'un se nomme Engelhardt. On vient déjà d'en amener ici 31 prisonniers, un très beau canon de bronze et 4 caissons; la plupart de ces prisonniers paroissent par leurs uniformes être de bas officiers.

(s) Paul Seraphino.

7.

Constantinople, le 24 août 1811.

...Le passage du Danube par les Turcs s'est enfin effectué en partie. Ismaïl Bey, Gouverneur de Sérés, annonce par ses dernières lettres d'avoir passé ce fleuve le 8 courant, entre Fetislam et Vidin, à la tête de 20 mille hommes, après qu'il a préalablement pris les deux isles qui se trouvaient sur son passage, occupées par les ennemis. Qu'étant arrivé de l'autre côté du Danube et établi d'abord un[e] batterie, il eût à repousser pendant six heures tous les efforts des Russes, qui ont fini de se replier sur Kalafatt, vis-à-vis de Vidin. Le résultat de cette bataille a été la prise du village de Tchernitz (Cerneț) sur le territoire de la Wallachie. Mais le passage de cette aile de l'armée ottomane sur ce point et la réduction du dit village sont d'autant plus importants, qu'ils servaient de communication aux Russes avec les Serviens rebelles.

On dit que Hamid Effendi, Plénip. Turc à Bucharest, a un ordre sans délai.

(s) Paul Seraphino.

8.

Constantinople, 25 septembre 1811. (No. 18.)

Il parait se vérifier que les Turcs aient essuié un échec à Calafatt. Les Russes l'exagèrent et la Porte en garde le silence; c'est ce qui fait qu'on n'en a pas de détails précis. Quoi qu'il en soit, ce ne peut être une affaire d'importance.

La grande nouvelle du jour est le passage du Danube de l'armée du Grand Vizir. Ce passage a été effectué par Rustchuk à Karatasch, au-dessus de Giorgiova, la nuit de 8 à 9 de ce mois, avec tout le succès désiré par son commandant. Les Turcs, en se débarquant de l'autre côté du fleuve, n'ont pas été inquiétés d'abord par leurs ennemis, qu'après qu'ils y étaient en nombre suffisant de 3 à 4 m. hommes, capables de faire front aux premières attaques russes. Désormais les nouvelles du camp vont être plus fréquentes. Le public annonce déjà la prise de Giorgiova et l'entrée des Turcs à Bucharest; mais la Porte n'en a point de connaissance encore.

(s) Paul Seraphino.

9.

Constantinople, le 25 septembre 1811.

Apostille.

Il m'a été dit en confidence de la part d'une personne qui est informé ordinairement des affaires publiques, que les Russes ne seroient pas éloignés de proposer, comme ils l'ont fait du temps du grand Vizir Mustapha Pascha, la paix avec la base que le Pruth dévient la frontière des deux Empires et qu'à cette condition le Grand Seigneur, quoiqu'il tient toujours aussi fort à l'intégrité de ses États, seroit porté à y adhérer. Tout le Ministère et les personnes en place sont très portés à cette paix. La grande pénurie d'argent où les caisses publiques se trouvent aujourd'hui est une circonstance impérieuse à laquelle on le peut guère trouver de remède faute de connaissances requises dans cette partie et le manque de confiance dû au Gouvernement.

10.

Constantinople, le 10 octobre 1811. No. 19.

Le Tartar arrivé il y a cinq jours à la Porte a donné le démenti aux nouvelles de la prise de Giorgeovo et de l'entrée des Turcs à Bucharest, répandues depuis l'autre courrier, mais il

était pourtant porteur de nouveaux progrès du Grand Vizir, dans sa récente position, en de là du Danube, où il avait passé lui même avec un renfort considérable; qu'il y avait avancé son camp en se retranchant à chaque station, que la dernière où il se trouvait était à Taya Bakhlaris, à quelques lieues du fleuve et à la portée du canon vis-à-vis de l'ennemi... Le 22 sortie d: la cavalerie russe—repoussée—, retraite effectuée grâce à l'aide de l'infanterie.

Engagement plus sérieux le 19 entre Ismaïl Bey et les Russes du côté de Calarach, où ceux-ci ont été encore repoussés avec une perte de 800 hommes tués et 300 prisonniers, deux canons et quelques autres trophées pris. Un tartar du dit Général Turc annonce en même temps la prise de Calafat.

Dans ce moment le public parle d'une bataille qui se serait donnée entre l'armée du Grand Vizir et la Russe, avec l'entiere défaite et la déroute complète de la première, dont les débris auroient été obligés de repasser le Danube.

(s) Paul Seraphino.

11.

10 octobre 1811. Apostille.

On est ici dans une inquiétude assez forte sur le sort de l'armée turque d'outre Danube. La position qu'elle tient, l'arrivée des renforts aux Russes, la fermeté du Grand-Vizir, qui plutôt que de reculer est homme à risquer le sort de toute cette campagne dans une seule bataille générale, à laquelle, d'ailleurs, il sera forcé par les grandes difficultés de se procurer les fourrages nécessaires, qu'une longue station inactive devra à la fin occasionner. La saison avancée où on se trouve actuellement n'est pas une considération de moindre importance par rapport au choix des quartiers d'hiver, qui ne peuvent être qu'à Bucharest, si l'on doit se maintenir en Wallachie, autrement Ruschuk sera probablement le dernier refuge.

Un officier russe déserteur confirme l'arrivée des renforts aux Russes; il assure que, [si] le Grand Vizir après son passage du Danube avoit marché sans perdre du tems à travers la Wallachie, c'en était fait des ennemis s'ils n'auraient quitté cette province et la Moldavie même.

12.

Constantinople, le 25 octobre 1811. No. 20.

....La nouvelle dernièrement répandue de la bataille du Grand Vizir et des Russes avec la défaite entière de l'armée du premier est complètement fausse. Les deux armées gardent toujours les mêmes positions, elles ont journellement des attaques partielles entre elles, dans une desquelles les Turcs ont pris un Colonel et un officier de l'état-major. Ces prisonniers sont attendus ici avec 80 autres et 300 têtes Russes.

(s) Paul Seraphino.

13.

Constantinople, le 14 novembre 1811. No. 21.

Les Russes viennent d'exécuter une diversion en faisant passer en deça du Danube, près de Tutrukan, un corps de sept à huit mille hommes. Ce passage paroit avoir été inattendu de la part des Turcs, puisqu'ils avoient un corps de trouppes campé une demie heure loin de Rustchuk, où ils se trouvoient avec sécurité et négligence. Dans ce campement plusieurs personnes de distinction du Ministère se trouvoient aussi, lorsque l'ennemi vint le surprendre. Il y a eu pourtant un combat, mais il doit avoir fini par une retraite confuse et précipitée des Turcs, vers la place Rustchuk. On assure qu'à la suite de la retraite, cette ville se trouve assiégée... D'ailleurs, on ne connoit pas encore les détails circonstanciés de cet évènement, mais jusqu'ici l'armée du Grand Vizir se trouve toujours campée de l'autre côté du Danube.

(s) Paul Seraphino.

14.

Constantinople, le 10 novembre 1811. Apostille.

Je n'ai pas pu avoir de la Porte un détail plus circonstancié sur l'effet et les conséquences du passage des Russes en deça

du Danube. Il parait qu'ayant réussi de rendre aux Turcs surprise pour surprise, leur but est de faire une diversion pour obliger l'armée du Grand Vizir à repasser ce fleuve. Cependant jusqu'à présent, elle tient sa position encore; mais la sensation et le trouble que cet évènement a occasionnés au Ministère de la Porte Ottomane donne à croire qu'il pourra être réduit à cette extrémité si Rustchuk, qui se trouve dorénavant gêné par la présence de l'ennemi, manque de provisions pour la ravitailler.

15.

Constantinople, le 25 novembre 1811.

....Le revers de l'armée du Grand Seigneur sur le Danube. Après l'échec, dont très humble rapport a déjà été fait à Votre Majesté, plusieurs milliers d'hommes, qui avoient passé en Walachie, se trouvent comme enfermés dans leur retraite de l'Isle de Slobozie entre Giorgiova et Ruschuk, avec peu de vivres, fournies en partie par les Russes, et sans moyen pour en partir; tandis que les barques cannoniers des Russes et leurs trouppes les environnent sur les deux rives. Celles de ce côté n'ont cependant pas entrepris le siège régulier de Rustchuk où se trouve le Grand Vizir. Il paroit même que les hostilités ont cessé momentanément pendant qu'on a réentamé avec lui les négotiations de paix. Selon l'opinion la plus commune, les conditions proposées sont la rivière de Siret, au lieu du Danube, pour limites des deux États en Europe, la cession de la majeure partie de la Géorgie en Asie, une somme considérable pour les frais de la guerre, un droit très étendu d'accorder des protections et le pavillon, ainsi que le maintien des prétentions de Serviens. On croit qu'à ces propositions modifiées en partie des anciennes et qui ont été apportées par le Tchiavouc Bachij du Camp, muni d'un passeport russe, la Porte aurait répondu en proposant la frontière de Pruth, avec laquelle les Russes se trouvoient contentés avant les derniers avantages remportés, et en modifiant également le reste. En même temps les ordres ont été donnés pour presser la marche des tous côtés et surtout des Provinces les plus proches de la

Roumelie. On croit que c'est pour obtenir de meilleures conditions et un armistice pendant la négotiation, qui pourra traîner en longueur, malgré que les négociateurs turcs, contre l'ancien usage, ont dû se rendre dans le camp russe. Ces négociateurs sont l'habile Kéhaya Bey, Ghalib Effendi, Hamid Effendi, déjà employé dans les pourparlers de Bucharest, et le juge du camp, assistés par le Prince Morouzi comme dragoman..

(s) N. G. Palin.

Extrait des dépêches du général baron Tawast, 1812-1831.

16.

Odessa, 9 juin 1812.

J'ai appris de Mr. le Duc de Richelieu que la paix a été signée et ratifiée par le Grand Vizir et le général Kutuzoff. Le Pruth sera la frontière; les forteresses d'Ismail et de Kilia seront démolies; on reconnait l'indépendance de la Servie, qui s'engage à payer un tribut à la Porte. Le Traité de paix a été envoyé à la ratification de l'Empereur le 25 mai.

Deux jours avant, arriva l'Amiral Grey, venant de Bucharest. Il est parti d'ici, venant de Constantinople.

(s) Tawast.

17.

Buyukdéré, 14 juillet 1812.

Il (M. Italinski) m'a fait dire que la Porte venait de recevoir de Bucharest la nouvelle que Napoléon a déclaré la guerre à la Russie et que les hostilités ont commencé. On parait croire ici que l'Autriche va s'emparer de la Moldavie et de la Valachie sous prétexte d'en chasser les Russes, mais la Porte fait semblant de rejetter cette idée. Si cette supposition venait à se réaliser, cette agression approcherait naturellement la Porte des puissances en guerre avec la France.

(s) Tawast.

18.

Buyukdéré, ce 22 juillet 1812.

Le Prince Morouzi se rappelle aussi m'avoir vu à Paris lorsqu'il y était avec Chalib Effendi...

(s) Tawast.

(Il est question du Grand Drogman Morouzi).

19.

3 août 1812. Apostille. No. 2.

Il (Mr. Liston) me dit qu'il venait d'envoyer à Bucharest le Général Wilson, chargé de ses instructions pour engager Mr. Tchitschagoff à accepter les modifications faites par le Grand Seigneur. Si ses représentations restaient sans effet, Mr. Wilson devait se rendre auprès de l'Empereur et le conjurer de terminer la paix. Il me dit que la Porte est instruite des levées que Mr. Tschitschagoff fait faire dans les deux Principautés.

(s) Tawast.

20.

7 août 1812. Apostille. No. 3.

L'Internonce m'a fait lecture d'une lettre arrivée de Bucharest il y a quelques jours, dans laquelle on lui mande comme un fait que les troupes russes filaient vers la Servie. J'en parlais hier à M. Italinsky, ainsi que des bruits sur les levées de troupes dans les deux Principautés et de l'envoi aux Serviens de munitions de guerre. Il se bornait à dire qu'il en doutait, sans cependant contredire formellement ces nouvelles.

(s) Tawast.

21.

9 septembre 1812. Apostille.

Il y a des personnes qui croient que le Grand Seigneur est in-

disposé contre les Plénipotentiaires et qu'ils payeront peut-être de leurs têtes le Traité de paix qu'ils ont conclu. Celà s'est à la vérité assez généralement pratiqué ici. L'exclusion de la famille Moroussi de la dignité de Prince de Walachie, à laquelle Karadja, Drogman de la Porte, vient d'être nommé, précédée de la déposition d'un de ces princes, qui était Drogman de la Porte, indique au moins l'influence de la France, qui persécute cette famille.

Les négotiations de Bukarest sont terminées.

(s) Tawast.

22.

Buyuk-Déré, le 20 septembre 1812.

Karadja, qui avait succédé au Prince Moruzi comme Drogueman de la Porte, a été nommé Prince de Walachie, et Kallimachi, fait prisonnier par les Russes, Prince de Moldavie.

Arghiropoulos, ci-devant chargé d'affaires à Berlin, a été nommé drogueman de la Porte.

(s) Tawast.

23.

Buyuk-Déré, le 20 septembre 1812.

M. Italinsky a avoué aussi qu'après son départ de Bucharest on y avait négocié inutilement pour le passage des troupes russes.

La proclamation ci-jointe que Tchitschagoff a adressée au Divan de Walachie est de nature à augmenter la méfiance de la Porte et, à mon avis, très imprudente dans les circonstances actuelles.

Adresse de M. le Baron de Tschitschagoff au Divan de Wallachie;

L'armée du Danube quitte votre pays: La guerre qui l'avait conduite parmi vous est terminée. Vous allez jouir de votre

repos sous les lois d'un gouvernement auquel vous êtes accoutumés, et qui doit par conséquent vous convenir. Vous avez soutenu le fardeau de la guerre avec constance et libéralité. Vos sacrifices sont connus, leur motif vous honore, et S. M. l'Empereur vous est reconnaissant. Le bonheur de votre patrie a été l'objet de sa solicitude patrenelle. Vous en avez eu des preuves; ses intentions étaient favorables. Napoléon, l'ennemi de l'indépendance des nations et des Souverains, traîne l'Europe enchaînée sur les plaines immenses de la Russie. La brave Armée qui a commandé votre admiration, par ses exploits militaires, va cueillir de nouveaux lauriers, accompagnée de vos voeux.

(s) Tschitschagoff.

Bucharest, le 2/14 août 1812.

24.

Bucarest, le 22 février 1813.

J'ai quitté Buyuk-Déré le 24 même mois, et après un voyage que le froid excessif, la nature des routes et la manière de voyager en Turquie ont rendu extrêmement pénibles *(sic)*, je suis arrivé ici le 17 courant. Il y a des jours où j'ai dû rester plus de douze heures à cheval, sans me reposer, parcequ'on ne pouvait avancer que très lentement sur la neige et les glaces dont la route était alternativement couverte.... Exténués de froid, de faim et de fatigue, on arrivait le soir à de misérables cabanes, où, couché sur la terre qui en forme le parquet, on était exposé au froid, au vent et à la neige qui entrait par les croisées sans vitres et par le toit... Le Danube entre Rustchouk et Giorgeova portait des voitures chargées, traînées par six boeufs.

Le Prince de Valachie s'empresse aussi de me donner des marques de bienveillance. Il m'a fait complimenter à mon arrivée par son premier Secrétaire, et m'a envoyé un Mehmandar qui a l'ordre de me faire servir par les cuisiniers du Prince et de me fournir tout ce dont j'ai besoin. Comme le consul de Russie me fait toutes les politesses pour se conformer aux instructions de M. Italinsky, je ne suis pas dans le cas de profiter des bontés du Prince. Je lui ai fait ma Cour, ainsi qu'aux princesses, qui m'ont reçu on ne peut mieux.

Ahmet Pascha, qui a été prisonnier en Russie, est arrivé ici il y a quelques jours. Son entrée s'est faite en grande cérémonie, et le Prince lui rend les plus grands honneurs. Ramis Pascha, qui était Grand Amiral du temps du fameux Mustapha Baïractar, est revenu de Nicolaiev près d'Odessa à Iassy, et doit également repasser par ici pour retourner en Turquie.

(s) Tawast.

25.

A la quarantaine de Mohilev, le 22 mars 1813.

....Quoiqu'on m'eut dit à Buccarest que la route de Yassy était impraticable à cause du débordement des rivières, mon impatience ne me permit pas de m'y arrêter ; j'en partis le 25 février. Tous les ponts ayant été rompus par les glaces et la crue des eaux, ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés et après avoir couru quelques dangers, que j'arrivai à Iassy. Le Consul Général de Russie Mr. de Pini m'y fit toutes les politesses qui dépendaient de lui. Il me présenta à la Cour, qui m'accueillit avec une distinction flatteuse et qui me donna, deux jours après mon arrivée, un bal qui était le premier depuis l'installation du Prince. N'ayant vu, pendant plus de huit mois, que le costume grec, qui est très désavantageux aux femmes, je fus agréablement surpris de trouver les dames mises à l'européenne et avec un goût auquel je ne m'attendais pas. Celles de la famille du Prince étaient les seules qui, à leur grand regret, conservassent l'habillement grec. La noblesse de Iassy s'empressa aussi de me faire des civilités.

Des courriers avaient obligés de retourner à Iassy, n'ayant pas pu passer le Pruth qui charriait, et qui n'en est éloigné que de trois heures de chemin. Cependant je voulus en faire l'essai et, après m'avoir arrêté un jour, je parvins à passer. Les mêmes obstacles m'arrêtèrent sur la rive droite du Dniester et m'obligèrent de passer plusieurs jours dans une misérable cabane, toutes les maisons étant occupées par des gens qui commencent leur quarantaine de ce côté.

(s) Tawast.

Extrait des dépêches du chargé d'affaires Palin, en 1812-1813.

26.

Constantinople, 10 janvier 1812.

Mon dernier très humble rapport était du 24 décembre. On a su depuis que le corps russe de ce côté du Danube a repassé en Vallachie et que les troupes turques environnées à Slébovie[1] ont été distribuées dans des villages de la même province; que, sans être considérés comme prisonniers, ils ont remis les armes, sous condition qu'elles leur seront rendues et ces troupes reconduites dans la même position de Slévobie, si, la paix n'ayant pas lieu, les hostilités recommencent.

En même temps, le congrès assemblé à Giorgiova pour la paix s'est transporté à Bucharest, après avoir prolongé jusqu'au mois de mars un armistice fixé d'abord au dix décembre, époque à laquelle les Russes auraient déclaré vouloir reprendre les hostilités si les bases de la paix n'étaient pas posées. Suivant une opinion assez générale, ces bases seraient adoptées en effet; du moins pour ce qui concerne les provinces européennes, les Serviens que la Russie abandonnerait et les deux Principautés qu'elle rendra jusqu'au Pruth, en se réservant la Bessarabie. Un certain titre d'indépendance serait accordé aux Princes toujours nommés par la Porte. Le point principal de contestation qui reste à aplanir doit être la Géorgie, que la Russie veut avoir toute entière, et qui parait moins sujette aux chances des évènements du continent que les Provinces qu'elle abandonne.

(s) **Palin.**

27.

Constantinople, 10 janvier 1812.

Mr. Maubourg parait actuellement croire à la guerre entre la Russie et que la Suède y prendrait part pour recouvrir la Finlande. Il a déployé ces dernières années beaucoup d'activité... et m'a répété que le Grand Seigneur ne désire pas la paix avec la Russie.

[1] Slobozia.

La Porte m'a fait dire qu'elle ignore les progrès de la négociation, depuis que le Congrès s'est transporté à Bucharest. Les dernières nouvelles de cette ville ne datent en effet que du lendemain de l'arrivée des négotiateurs.

(s) Palin.

28.

Constantinople, 25 janvier 1812.

Après le renouvellement de l'armistice et le retour du Grand Vizir à son camp de Schumla, un Tartar, expédié de ce camp, n'a apporté d'autres nouvelles connues que celles des quatre conférences qui avaient eu lieu entre les négotiateurs à Bucharest et qui allaient être suivies d'une cinquième. On ajoute que le résultat des premières y avait été célébré par des réjouissances publiques et des fêtes.

(s) Palin.

29.

27 janvier 1812. Apostille.

La route de commerce par Bucarest a été rouverte comme en tems de paix. On croit savoir que la contreproposition de la Porte a été transmise à Petersbourg pour obtenir l'assentiment de l'Empereur.

(s) Palin.

30.

Constantinople, 10 février 1812.

....D'après les dernières nouvelles que la Porte vient de recevoir de Bucharest, le courrier expédié à Pettersbourg, y était de retour. Rien de positif ne transpire encore sur la réponse de l'Empereur de Russie, mais sur laquelle un Conseil de tous les Corps civils, religieux et militaires de l'État ont délibéré avant hier dans la présence du Grand Seigneur. Tous désirent la

paix. La décision de ce Prince sera fixée après la tenue d'un nouveau Conseil, et transmise à Bucharest dans peu de jours.

Avant l'arrivée du courrier russe dans cette ville, les négotiations s'y étaient compliquées de plus en plus par des incidents ou des détails, pour lesquels on ne s'était pas expliqué lors de l'adoption des bases générales de la paix, avant de quitter Giorgiova. Aucun des partis ne semble trop se presser à conclure, dans l'attente du dénouement des négotiations entre la France et la Russie.

(s) Palin.

31.

Constantinople, 10 février 1812. Apostille.

Mr. Maubourg ainsi que l'Internonce d'Autriche m'ont parlé des difficultés qu'ont rencontrées les négotiations de Bucharest. Le premier surtout semble croire qu'elles ont été préméditées de la part des Turcs et les facilités offertes à Giorgiova n'ont été qu'une ruse pour induire les Russes à retirer leurs troupes de ce côté du Danube. Il convient en même tems que les Ottomans n'ont ni armée, ni tentes, ni argent, que tous les membres du Gouvernement se joignent à la nation, pour demander la paix qui répugne au Grand Seigneur seul. Tout son espoir doit être dans la France.

(s) Palin.

32.

Constantinople, 10 mars 1812.

On a reçu depuis (25 février) la nouvelle que des Corps de Cosaques Russes, au nombre de 7 à 800 hommes, ont passé le Danube à Sistova, Nicopolis et Silistrie, pour fourrager, après qu'ils auraient repassé ce fleuve. On ne parait pas accorder de l'importance à cet acte d'hostilité, provoqué, dit-on, par quelques soldats turcs qui ont passé en Vallachie pour la même fin. Les Négotiateurs Ottomans restent toujours à Bucharest, et le public ne désespère pas encore de la paix.

(s) Palin.

33.

Constantinople, 25 mars 1812.

Les dernières nouvelles de Bucharest sont du quatre de ce mois. Le Congrès y attendait la réponse du Grand Seigneur, qui ne pouvait arriver que le sept. Les Russes, qui en attendant ont fait retirer le corps de Cosaques de ce côté du Danube, semblent en espérer la paix plus encore que les Ottomans,

Le public de la capitale, se persuadant que la discussion principale ne roule plus que sur la limite du Sereth ou du Pruth, attend de la voir aplanir.

(s) Palin.

34.

Constantinople, 2 avril 1812. Apostille.

Il (le Grand Vizir) savait très bien que l'Autriche n'oublierait pas aisément la partie de la Galicie dont elle s'est vue dépouillée, qu'une armée considérable était déjà sur les frontières de la Vallachie et de la Moldavie et que c'était par là que la France par l'entremise de l'Autriche porterait les premiers coups à la Russie.

35.

Protocole de la conférence de Mr. Palin avec le Reis-Effendi, assisté du premier conseiller, le 7 avril 1812.

Constantinople, 11 avril 1812. Apostille.

S. Ex. le Kiaja Bey du Camp ayant voulu condescendre à avouer au Courrier Suédois, porteur des Dépêches, que la Porte s'offre à de grands sacrifices, elle ne se refusera peut-être pas à des bases offrant presque l'honorable apparence d'un statu quo ante bellum. On trouvera de pareilles bases dans le rétablissement en Europe des deux Principautés formées de manière à ne rien diminuer dans les revenus que Sa Hautesse a tiré de la Vallachie et de la Moldavie.

La restitution en Moldavie de tout ce que les Russes ont occupé pendant cette guerre à l'exception peut-être d'un d'autre fort sur la côte, auxquels les Russes semblent tenir fortement.

36.

Constantinople, 11 mai 1812. Dépêche.

...Le Consul d'Autriche à Bucharest a écrit que les Russes se préparaient à évacuer les Principautés; qu'ils avoient déjà renvoyé deux divisions de l'armée; qu'ils levaient en hâte les contributions arriérées, enlevoient tout ce qu'ils pouvoient emporter, et avoient commandé 6.000 chariots pour les transports; ce qui sembloit venir à l'appuy de l'opinion du public sur une paix ou une trêve actuellement conclue.

(s) Palin.

37.

Constantinople, le 6 juin 1812. Dépêche.

En continuant à faire part à la Porte de ce que j'apprends de propre à lui inspirer des propositions pacifiques et à l'éclairer de ce qu'on lui communique pour l'en détourner, je crois m'appercevoir que le secret qu'elle observe cache une certaine activité des négotiations, que les ennemis de la paix cherchent à traverser par tous les moyens. L'officier anglais Mr. Gordon, sur le départ de qui on avait inspiré tant de jalousie au Ministère, est revenu de Bucharest, escorté d'un Tartare. Le Grand Vizir l'avait retenu un jour dans le camp. En même tems un Aide de Camp du Général Bentingk est arrivé ici en courrier et reparti après quatre où cinq jours. Il paraît par là que Mr. Canning continue à travailler, et il fait croire que c'est tout de bon pour avancer la paix, comme je l'ai témoigné à son secrétaire, qui m'a fait visite il y a quelques jours, et que j'ai prié de dire à Mr. Canning que nous devons y travailler chacun de notre côté..

(s) Palin.

38.

21 juin 1812.

Palin annonce que la paix a été conclue.

39.

27 juillet 1812.

Palin annonce que les instruments de ratification ont été échangés à Constantinople.

40.

1 août 1812.

....Malgré les points litigieux... Mr. Liston m'a dit que les membres du Congrès de Bucharest ont repris la négotiation sur les articles en question....

41.

Constantinople, 8 août 1812.

....Le Drogueman de la Porte, Prince Mouroussi, a été déposé, et remplacé par Mr. Karadja.

(s) Palin.

42.

Constantinople, 15 septembre 1812.

Depuis lors (1 septembre) le Grand Seigneur a nommé aux deux Principautés rendues et évacuées par les Russes. Celui *(sic)* de Moldavie a été donné au Prince Callimachi, déjà nommé avant la guerre, pendant laquelle il est tombé en captivité chez les Russes. La Vallachie a été accordée à Mr. Karadja, dernièrement nommé Grand Drogueman de la Porte

et qui a eu pour successeur dans ce poste Mr. Arghiropoulo, homme de talent, employé jusqu'ici, ainsi que son frère, comme secrétaire de Légation et chargé d'affaires dans l'étranger.

(s) Palin.

43.

Adresse du C. de Tchitchagoff à Palin lui notifiant que d'ordre de S. M. l'Empereur de Russie et comme preuve de sa bienveillance, il lui transmet un bague et une montre enrichie de diamants. L'adresse est datée de Bucharest, le 1 août 1812.

44.

Constantinople, le 22 novembre 1812. Apostille.

...Le Grand Seigneur continue d'être mécontent de la paix et l'a manifesté de nouveau par les décapitations des Mouroussi, qui, en servant leur Prince avec zèle, ont contrarié l'intérêt de la France, aux insinuations de laquelle on attribue leur sort en partie. On est parvenu à persuader au Grand Seigneur que l'amiral Tchitschagoff était autorisé de céder aussi la Bessarabie sous la condition de l'alliance et qui aurait été perdue ainsi par la précipitation des Négotiateurs Ottomans de conclure avec le Général Koutousoff.

(s) Palin.

45.

Constantinople, le 25 janvier 1813.

....Le commerce et la navigation de la Mer Noire reste toujours arrêté par la mesure du Gouvernement de s'approprier les cargaisons de blé au prix par lui-même...

(s) Palin.

46.

Constantinople, 10 avril 1813.

....Une scène tragique, qui vient d'avoir lieu à Bucharest, rappelle le souvenir des dernières révolutions de la Capitale. Ra-

misch Pacha, qui, lors de la plus récente guerre, en qualité de Grand Amiral et ami du Grand Vizir attaqué, Mustapha Beyractar, avait fait feu de la flotte contre la ville, s'était enfui à la défaite de son parti, en Russie, d'où il revenait ayant obtenu le pardon du Grand Seigneur après la conclusion de la paix. Reçu et conduit avec tous les honneurs de son rang, jusqu'à une demie-heure de Bucharest, les nouvelles gardes d'honneur qui le recevaient l'ont massacré et coupé la tête, d'après un ordre de Souverain, que le prince gouverneur a dû ignorer jusqu'au jour de l'exécution, le 25 dernier. Il l'a assuré ainsi en faisant part officielle de l'évènement au Consul de Russie, Mr. Hummel qui se trouvait dans ce moment à Bucharest, m'en a fait un récit caractéristique, que je crois devoir joindre très humblement. Il se loue des honnêtetés du Prince, qui, ainsi que celui de Moldavie, en a fait les plus distinguées à Mr. le Général de Tawast. L'agent du premier de la Porte, un ancien drogueman du divan impérial, Bibika, a été exilé.

(s) Palin.

47.

Le 13/25 mars 1813, le soir.

J'ouvre ma lettre pour ajouter le récit d'un évènement horrible dont j'ai presque été le temoin oculaire. L'entrée de Ramisch Pacha devait se faire aujourd'hui. Le Prince avait envoyé ce matin sa voiture de parade, remplie de présens, et sa grande garde, etc., à la rencontre du Pacha. Le Consul de Russie faisait flotter son pavillon dans la rue par laquelle il devait passer. Vers les quatre heures après midi nous avons vu la Garde revenir en désordre, la voiture vide, et nous avons appris que le malheureux Ramisch avait été exécuté à la distance d'une demi-heure de la ville. Bientôt nous avons vu arriver le reste des Delhis du Prince, la tête du Pacha portée dans un sac par un Turc, et sa voiture toute teinte de sang, le bourreau assis dedans, les mains, les habits ensanglantés. Le chef turc de la garde du Prince, Mahmout Aga, avait depuis trois jours reçu l'ordre de la Porte de faire exécuter le Pacha, et il ouvrait maintenant la marche, tout fier de son expédition.

On avait tiré un coup de feu sur Ramisch, dans la voiture; il s'est défendu et on l'a massacré. Quelques personnes de sa suite ont été tuées et blessées, ainsi quelques Delhis du Prince. C'est après la mort du Pacha qu'on lui a coupé la tête. Il avait peu de gens avec lui; le reste de sa suite, 150 hommes, ayant été désarmé, retenu et conduit vers le Danube par un détour. Les domestiques, déjà arrivés hier soir, ont été enfermés ce matin dans l'Église Métropolitaine. Nous avons vu charger des pistolets dans la rue; tout le monde était affecté et en alarme; mais la tranquillité a bientôt succédé à quelques moments de terreur. On est accoutumé à ces scènes de terreur. Le Prince a envoyé chez Mr. de Kiriko pour l'informer officiellement de cet évènement, en affirmant qu'il n'en a rien su lui-même avant ce matin, que Mahmout lui a communiqué ses ordres. C'est une démonstration peu amicale envers la Russie, et le Prince joue un fort mauvais rôle en tout ceci. Mr. de Kiriko expédie demain son rapport à Constantinople.

Le Prince m'a fait remettre un billet de poste pour six chevaux, par la Vallachie, gratis.

(s) Hummel.

Rapport sur la Valachie et la Moldavie par Reinhard.

Un intéressant rapport inédit se trouve aux Archives du Ministère français des Affaires Étrangères, dans le volume 13 des Mémoires et Documents sur la Turquie (fol. 79-125). Il fut remis le 30 novembre 1807 „par ordre de Sa Majesté à Son Excellence Monseigneur le Ministre des Relations Extérieures". Le ministre Reinhard, ancien envoyé extraordinaire dans les Principautés, où il avait rempli pendant quatre mois la mission de consul général, avait été chargé de le rédiger. Voici en quels termes Talleyrand transmet l'ordre de l'Empereur (Hurmuzaki, XVI, p. 827):

„J'ai l'honneur, Monsieur, de vous prévenir que l'intention de Sa Majesté est que vous me remettiez un rapport sur la Moldavie et la Valachie. Veuillez y rassembler toutes les notions que vous avez pu recueillir sur la population, les re-

venus, l'administration de ces provinces et mettez dans votre travail des faits et des renseignements bien positifs".

L'intérêt de l'Empereur pour les Principautés s'explique par les vastes plans de partage de l'Empire turc amorcés au cours des négociations de Tilsitt. La Valachie et la Moldavie avaient toujours servi de lots de compensation dans les différentes combinaisons crues possibles et même probables après le partage de la Pologne. Les calculs de la politique abstraite du XVIII-e siècle envisageaient avec la même indifférence l'annexion des Principautés à l'Empire d'Autriche ou à celui de Russie, les considérations valables étant celles dictées par la convenance du moment et l'équilibre des puissances. C'est toujours à titre de compensation que l'Autriche avait annexé la Bucovine et qu'elle projetait d'annexer la ville et le territoire de Hotin ainsi que le petite Valachie et le Banat au cas d'un éventuel partage de la Turquie [1]. Cette idée de partage faisait naître les plus chimériques projets. Des mémoires (brochures) circulaient, souvent anonymes, ou rédigées par des personnages obscurs qui tous proposaient des solutions aussi ingénieuses qu'inattendues. Le projet de Carra[2], l'ancien secrétaire de Grégoire Alexandre Ghica, publié en 1777 sous le titre d'„Essai particulier de politique dans lequel on propose un partage de la Turquie européenne", est un exemple de ces combinaisons savantes.

En 1807 Napoléon comptait se servir des Principautés dans ses négociations avec la Russie et la Prusse. Dès 1805 (après

---

[1] Lettre de Joseph II à Catherine, du 13 novembre 1782 (en réponse au projet de la Russie de créer un État de la Dacie et un Empire grec à Constantinople), demandant la cession de la ville de Hotin avec un petit territoire servant de tête pour couvrir la Galicie et la Bucovine, dont on arrangerait les limites, une partie de la Valachie enclavée par l'Olt et depuis Nicopolis inclusivement, en remontant le Danube jusqu'à Belgrade, ses deux rives à trois lieues de distance et par conséquent les villes de Vidin, Orsova et de Belgrade comme des têtes pour couvrir la Hongrie, puis la Morée, Candie, Chypre et d'autres îles de l'Archipel qu'il a l'intention d'échanger contre l'Istrie et la Dalmatie vénitienes.

[2] L'Autriche prendrait la Valachie et la Bulgarie jusqu'aux Balcans avec la Serbie, l'Esclavonie et la Bosnie (sans Raguse), le roi de Prusse prendrait la Moldavie et la Bessarabie jusqu'à la Mer Noire, en passant par la Pologne Mineure, la Russie Rouge, etc., jusqu'à Danzig inclusivement, comprenant aussi la Courlande. La France prendrait Candie, Chypre, la Morée, etc., et la Russie aurait la Crimée. Constantinople reviendrait à la république de Venise sous le contrôle de la France, de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse.

Ulm et à veille d'Austerlitz), Talleyrand aurait voulu pousser l'Empereur à les attribuer à l'Autriche. Il développa son projet dans un rapport qu'il présente à Napoléon le 17 octobre 1805, l'accompagnant d'un projet d'alliance en quatorze articles. Talleyrand proposait „qu'en échange des États vénitiens du Tyrol, de ses possessions en Souabe et de ses prétentions sur les États voisins, lesquelles demeureront à jamais éteintes, on lui donne la Valachie et la Moldavie, la Bessarabie et la partie la plus septentrionale de la Bulgarie, l'Autriche acquérant ainsi pour ses anciens États un débouché par le Danube[1]... Car... les Turcs ont perdu de leur puissances relative... L'étendue de leurs possessions ajoute à leur faiblesse parce que leur population qui décroît sans cesse est disséminée sur un vaste territoire... Leur ôter quelques provinces, ce n'est pas les affaiblir, c'est les fortifier... La maison d'Autriche prendra une politique nouvelle. Du moment qu'elle sera en possession de la Valachie et de la Moldavie, les Russes, aujourd'hui ses alliés, deviendront ses rivaux et ses ennemis naturels". L'Autriche n'aurait qu'à gagner au change. „Le sol (des Principautés) est généralement admirable. Ils produiront de grands revenus dès qu'ils auront des hommes et ce sera même un avantage pour la maison d'Autriche d'y trouver les rangs clairsemés puisqu'elle pourra y transporter des colonies d'Allemands laborieux[2]".

Mais Napoléon ne donna pas de suite à ce projet, car il aurait préféré s'entendre avec la Russie[3].

L'occasion d'entamer ces négociations fut offerte à Tilsitt, où le Prince de Hardemberg, ministre de Prusse, présenta un mémoire sur le partage général de l'Empire turc. Il proposait d'attribuer une partie des Principautés, la Bulgarie, la Roumélie et les Détroits à la Russie, la Dalmatie, la Bosnie et la Serbie à l'Autriche, la péninsule de Grèce et les îles à la France, le roi de Saxe abandonnant ses États à la Prusse

[1] Comparer tout ce passage avec les conclusions du présent rapport.

[2] Ce sont les idées développées par Carra dans son rapport adressé au ministre des Aff. Étr. et datant probablement de l'année 1776 (inédit). Ce mémoire, légèrement modifié, a été englobé dans son ouvrage sur la Moldavie et la Valachie publié en 1782, où il figure comme chapitre final, sous le titre d'*État actuel de la Moldavie et de la Valachie.*

[3] Conversation de l'Empereur avec le Prince Dolgorouki, du 29 nov. 1805.

et devenant roi de Pologne (car on devait reconstituer cet État). La Prusse avait eu recours à ce moyen pour éviter les conséquences de la défaite. Mais ces ouvertures, faites en dépit de la Convention du 26 avril 1807 qui garantissait l'intégrité de l'Empire ottoman, ne portèrent pas les fruits rêvés par la Prusse. Les deux empereurs conclurent un accord secret sur un partage éventuel de la Turquie[1] et s'entendirent verbalement pour annuler la stipulation du traité de Tilsitt (7 juillet 1807), touchant l'évacuation des Principautés. Par ce premier accord s'ouvrait l'ère des marchandages entre les deux Cours impériales. Dans les négociations qui suivirent l'Empereur de Russie demandait la Valachie, la Moldavie, la Bessarabie avec les forteresses de Bender, Akerman, Kilia, Ismaïl, Hotin, l'érection de la Serbie en Principauté et une bande de territoire le long du rivage oriental de la Mer Noire de Kuban jusqu'au Phase[2].

Mais, devant ces demandes, Napoléon hésite sur le parti à prendre. La cession de la Moldavie et la Valachie lui conviendrait assez si elle n'entraînait avec elle la chute de la Turquie, mais l'Empereur demande en échange une compensation en Prusse. Les États prussiens ne seront évacués des troupes françaises qu'après l'évacuation des Principautés. Au cas de l'annexion de ces dernières, la France annexera elle aussi la Silésie prussienne. Quant au partage général de la Turquie, l'Empereur, loin de l'empêcher, voudrait s'entendre sur les conditions dans lesquelles il pourrait se faire[3]. En même temps il

[1] Article 8 du traité secret.

[2] Instructions envoyées de Russie au comte Tolstoï, ambassadeur à Paris, et reçues par celui-ci le 27 septembre 1807.

[3] Instructions de Champagny à Caulaincourt (12 nov. 1807). L'empereur n'est pas très opposé à cette occupation de la Valachie et de la Moldavie par les Russes. Dans l'état de décadence où se trouve la Porte, ces provinces sont comme perdues pour elle.

D'un autre côté l'intérêt personnel de l'Empereur de Russie exige qu'il ait entre les mains des terres et des biens pour donner à ses officiers. La soustraction de la Valachie et Moldavie n'ôte rien de la force de l'Empire ottoman; il y a vingt ans que ces deux provinces soumises à l'influence russe sont perdues pour lui; mais, si cette perte est suivie de la séparation des provinces occidentales, l'empire est frappé au coeur. — Addition dictée par l'Empereur: Ainsi le véritable désir de l'Empereur dans ce moment est que l'Empire ottoman reste

tête le terrain pour voir comment serait accueillie l'idée d'une expédition franco-russe aux Indes (idée qu'il reprendra dans sa lettre du 2 février à l'Empereur de Russie, dans laquelle il fixe à environ 50.000 hommes le nombre des troupes destinées à cette expédition). C'est à ce moment de calculs et de marchandages que l'Empereur demande à être documenté sur les Principautés, réclamant surtout des faits précis et positifs. Le 30 novembre Reinhard remettait son rapport à Talleyrand. Il avait employé trois semaines à consulter quelques ouvrages faisant autorité sur la matière. Il cite avec éloge au commencement de son rapport l'ouvrage de Raicewich (*Osservazioni storiche, naturali e politiche intorno la Valachia e Moldavia*, 1788) et parle en passant des *Mémoires historiques et géographiques* du général Bawer et du livre de Sulzer (*Geschichte des Transalpinischen Daciens;* novembre 1781) (ou plutôt de la carte géographique qui l'accompagne). Plus loin il cité Boscovich et Carra, mais on pourrait se demander s'il a lui l'Histoire de ce dernier ou s'il a simplement utilisé les données reproduites par Sulzer. Car c'est Sulzer et Raicevich qui fournissent la plupart des informations et des chiffres de ce rapport.

Le rapport commence par un aperçu historique inspiré de Sulzer, auquel est empruntée la division de la Dacie en cisalpine et transalpine (fol. 81), ainsi que l'existence de colonies privées depuis la conquête des Romains (voy. Sulzer, II, p. 148).

Par contre l'abandon de la Dacie et le repeuplement ultérieur par des „tribus wallaches" venues d'outre-monts, ainsi que la prétendue conquête de l'élément autochtone par une race slave („esclavonne"), d'où aurait résulté la division de la population en race noble et conquérante et en race soumise, sont de Raicevich. La liste des grands boïars est également fournie par cet auteur.

On peut suivre ces emprunts aussi dans le chapitre sur

---

dans son intégrité actuelle..., ayant pour limite le thalweg du Danube, plus les places que la Turquie a sur ce fleuve, telles qu'Ismaïl, toutefois la Russie consent que la France acquière sur la Prusse une augmentation pareille. [Mais, si l'idée du partage est décidée à St. Pétersbourg], dans ce cas l'intention de l'Empereur est de ne point trop choquer cette Cour sur cet objet, préférant faire ce partage seul avec elle (sans l'Autriche). Il ne faut donc pas se refuser à ce partage, mais déclarer qu'il faut s'entendre verbalement sur ce sujet,

le sol et ses productions. Les informations relatives aux abeilles, aux troupeaux et au bétail se trouvent dans Raicevich, celle sur les trois races de moutons dans Sulzer. C'est toujours celui-ci qui est mis à contribution pour la partie relative à la capitation. Les termes de *bresle, plocon, ajutorință, țeran, mazil, neamuri,* etc., sont reproduits dans la forme corrompue, de Sulzer: *bresels, poklon, adsutoriză, Zorăn, niamur, Alsibyen,* etc. L'explication des impôts sur les bestiaux, abeilles, vins et des fournitures envoyées à Constantinople est également empruntée à la *Geschichte* (Sulzer, III, p. 255).

Reinhard ajoute un peu de couleur orientale, assurant que „dans ces provinces la religion protège la vache comme dans l'Inde", mais ne manque pas d'emprunter ses chiffres aux ouvrages cités (prix des moutons, nombre des moutons — Raicevich, — privilège des boïars de ne payer de taxe sur les moutons—Sulzer: montant de la taxe sur les cochons et les abeilles=$4^1/_2$ paras, Sulzer, III, 405; comparaison de la quantité de sel extrait en 1739 valant 40.000 piastres et en 1781 valant 500.000, Sulzer, III, p. 392, etc.).

A côté de ces chiffres se trouvent aussi quelques informations personnelles; par exemple l'indication de la somme à laquelle ont été affermés les revenus d'Odobești en 1806.

Le chapitre sur la capitation et la population auquel Reinhard semble attacher la plus grande importance commence par un préambule rappelant la recomandation de „mettre dans ce travail *des renseignements et des faits bien positifs*" et indiquant les sources de son rapport: ouvrages d'hommes instruits, informations recueillies de vive voix et observations personnelles. Cette fois-ci encore, la part du lion revient à Sulzer: c'est lui que nous devons reconnaître dans „ces hommes instruits qui ont recueilli des matériaux aussi complets et dignes de foi sur l'ignorance et l'astuce". Reinhard affirme s'être livré à l'étude de ces auteurs durant son séjour dans les Principautés pour compléter ses propres informations, mais les chiffres qu'il prodigue tout au long du chapitre et la fidélité avec laquelle il reproduit les données les calculs et les raisonnements de Sulzer prouvent que cette partie a été directement empruntée à la *Geschichte* de Sulzer. Pour se convaincre on peut comparer le passage relatif à la réforme de Maurocordato

en Valachie au paragraphe 256 de Sulzer et aux *Mémoires historiques et géographiques* du général Bawer, employés par Sulzer.

Par contre l'exposition du système de répartition des impôts par villages d'après le nombre de feux ou d'habitations et de l'obligation solidaire imposée aux habitants d'un village de compléter le somme fixée sans tenir compte de leurs moyens, est tirée de Raicevich (p. 208), ainsi que tout le passage décrivant la fuite des contribuables incapables de payer, ou le silence gardé sur une erreur qui tournerait au profit des villageois. Le nombre de 170.000 familles contribuables dans les deux Principautés[1] pour l'année 1778 est celui indiqué par Carra et reproduit par Sulzer (III, p. 350).

Mais, tandis que ce nombre est multiplié par trois dans les calculs de Carra, Reinhard le multiplie par quatre, comptant qu'une famille se compose de quatre personnes. Il arrive ainsi au chiffre de 680.000 habitants de la classe des contribuables (400.000 en Valachie et 280.000 en Moldavie) pour les temps ordinaires, mais il maintient celui de 500.000 (de Carra) pour les années de guerre et de disette. Après avoir essayé d'établir la proportion, vis-à-vis des contribuables, des classes exemptées ou privilégiées, il rappelle qu'on „écrivain de 1780" estimait à une moitie de la population générale le nombre d'individus appartenant à cette catégorie. Cet écrivain toujours cité et jamais nommé n'est autre que Sulzer (III, p. 418 et p. 365).

Finalement, après avoir comparé le nombre d'habitants des années 1762 (d'après Boscovich), 1778-1782 (d'après Raicevich, et 1792 (Engel), en tenant compte de l'exode de la population en 1792 et de l'immigration de fugitifs de Serbie, Roumélie et Bucovine en 1806, Reinhard considère l'opinion générale qui porte à 750.000—800.000 pour la Valachie et à 500.000-600.000 pour la Moldavie le nombre d'habitants pour l'année 1806, et arrête ce nombre à 800.000-900.000 pour la Valachie et 500.000-600.000 pour la Moldavie. C'est juste le double du nombre de contribuables des années moyennes. Le nombre total pour les deux principautés serait donc de 1.360.0000, 1.520.000 habitants.

[1] 100.000 en Valachie et 70.000 en Moldavie.

Mais ce qui intéresse plus que ce piétinement sur place est le tableau qu'on trace du dénuement des habitants en dépit de la fertilité de cette terre „magnifique", de la lassitude et l'abandon de toute entreprise à cause de l'incertitude du lendemain, de la liberté inutile des paysans quittant leurs villages et allant chercher ailleurs un sort pareil et d'autres oppresseurs, des terres laissées en friche parce que „c'est plus avantageux d'y envoyer des troupeaux de boeufs que des paysans", de la misère causée par les guerre du Danube, „la bassesse des princes grecs et la politique ottomane". Quelques informations aussi ne manquent pas d'intérêt: le Prince Ipsilanti estime à 100.000 le nombre des habitants de Bucarest, Jassy n'en a que 40.000, en novembre 1806 la famille Balş est accusée d'avoir à elle seule 2.000 skoutelniks *(scutelnici)*, etc. La même méthode critique et comparative est poursuivie dans le chapitre sur les revenus et les charges.

Les revenus de l'année 1807 (3.500.000-4.000.000 piastres en Moldavie et 5.000.000-5.500.000 en Valachie) sont comparés à ceux des années 1760-1767, 1777-1782, 1802-1806 (pour la Valachie, et des années 1709, 1770, 1775, 1785 (pour la Moldavie). Le tableau des revenus de 1802, 1806 est établi d'après des faits positifs[1] survenus depuis 1802, soit d'après des inductions raisonnées. Ce dernier moyen surtout a dû servir pour la Valachie, dont l'auteur a été moins en mesure de pénétrer les détails, Les autres tableaux sont copiés (pour la Valachie) d'après Bawer (pris probablement dans Sulzer[2]) pour les années 1759-1760, 1767, d'après Sulzer pour l'année 1777 (III, p. 363), d'après Raicevich pour l'année 1782 (avec une légère modification, car Reinhard a retranché la rubrique des revenus de la Princesse), et pour la Moldavie d'après les données de Cantemir, (année 1709), prises non directement dans la *Descriptio Moldaviae*, mais plutôt dans le livre de Sulzer, d'après le mémoire des boïars de Jassy qui se trouvait dans les archives de la trésorerie, d'où Raicevich l'a reproduit dans ses „Osservazioni" que Reinhard utilise à tout moment, et enfin d'après Raicevich lui-même pour l'année 1785.

---

[1] Le montant de la capitation de l'année 1802 en Moldavie a été pris d'après a note du consul de Russie.

[2] *Geschichte.*, III, p. 381.

La comparaison de ces tableaux ferait croire à une augmentation de revenus, n'était la dépréciation de la monnaie turque signalée par Reinhard. Le contrôle des revenus lui semble possible par l'examen des dépenses, et il passe en revue le tribut, les présents ordinaires et extraordinaires et les dépenses d'administration. Les données sur le tribut et les fournitures sous Bogdan, puis en 1670, et sous Cantemir, finalement en 1767, sont de Cantemir (peut être chez Sulzer) et du général Bawer. Les détails du hatichérif de 1784 sur le montant du tribut et des présents (439.000 piastres pour la Valachie et 182,995 piastres pour la Moldavie) sont pris dans Raicevich. La liste des présents dûs à la Sultane Validé et aux membres du Divan n'est pas prise directement de la „Descriptio" de Cantemir, mais de l'ouvrage de Sulzer, où elle est reproduite (III, p. 372). La somme de 1.500 bourses (750.000 piastres) par an (tribut et présents ordinaires), payée par la Moldavie d'après l'opinion générale, se trouve dans Raicevich. Les dépenses d'administration estimées à 80.000 piastres, ainsi que les frais de nomination (2.000.000) qu'on devait amortir en un an portent les dépenses à presque 5 millions en Valachie et 3½ en Moldavie. Le chapitre sur l'industrie et le commerce contient plus d'observations personnelles, ne présentant plus cet appareil de recherches laborieuses et de comparaisons savantes. On trouvera encore quelques chiffres fournis par Raicevich (folio 116, note 2) sur l'exportation de la cire et des peaux de lièvre, sur le nombre de moutons exportés par an de Valachie, ainsi que des informations de Sulzer sur le prix du sel au commencement du XVIII-e siècle (III, pp. 390-1), puis en 1768, et sur la quantité de sel extraite en 1755. Mais les informations sur l'année 1790 et suivantes présentent un intérêt plus direct.

Les données sur l'exportation de 1798 et 1804 ont dû être prises sur les lieux mêmes, ainsi que le passage où le consul montre le parti que le commerce français pourrait tirer des Principautés.

Au lieu d'envoyer dans les Principautés des calottes rouges fabriquées à Orléans et du vin de Champagne, on devrait y expédier des draps légers, des soieries, quelques bijouteries, quelques quincailleries et de l'eau-de-vie, ainsi que quelques es-

pèces de vin. Mais les essais devront se faire avec prudence, car le commerce français ne pourra lutter avec celui de Vienne, et le goût à Jassy, bien qu'on y lise le *Journal des Modes,* „n'est pas assez raffiné pour distinguer les modes de Vienne de celles de Paris". Le commerce avec les Principautés ne serait possible que par un marché intermédiaire (Leipsick). Quant aux denrées qu'on pourrait importer des Principautés, elles se réduiraient au miel, aux peaux et aux salaisons, dont le commerce est encore à créer. La fertilité du sol et la richesse des gisements souterrains ainsi que la progression de la valeur des terres semblent justifier la comparaison assez superficielle des Principautés avec les États Unis.

Le consul général voit ici „tous les germes de la prospérité, mais tous sont à féconder". Il semble que le sort des habitants commence à s'améliorer: „le paysan possède un habit de peau de mouton de plus" et le boïar achète des livres français.

Mais on devra améliorer les conditions d'existence de la population pour permettre son augmentation et son développement. Il faudra pour cela changer le système de l'administration et des impôts: „qu'on diminue la capitation des paysans de la moitié" et qu'on rejette l'autre sur les terres comme impôt foncier. L'oppression et la rapacité ont fait que „la disette règne au milieu de l'abondance... Ce qu'il faudrait admirer ce serait d'y trouver encore une seule maison et une seule famille, si l'on ne connaissait pas le degré de pression que des hommes sont capables de supporter." Sous le gouvernement turc les Principautés sont considérées comme „deux vastes fermes qu'il s'agit d'exploiter et non de cultiver... On cueille sans semer et l'on coupe les branches de l'arbre pour en avoir le fruit... Ce n'est qu'en accréditant l'opinion que ces pays sont misérables qu'il est possible de mettre un terme aux prétentions exorbitantes de ceux qui à Constantinople disposent de ces Principautés". Plus loin, parlant des ravages de l'armée turque, il dit: „Une armée turque qui passe est une nuée de sauterelles". La même observation pouvait s'appli- aux armées russes et autrichiennes.

Mais, malgré tout, le caractère du peuple demeure „doux et docile" et les criminels qu'on signale sont toujours des bohémiens ou des vagabonds étrangers (cf. aussi Bawer parlant de

l'honnêteté du peuple et de la friponnerie des Juifs, Grecs et Arméniens). Quant à la paresse et ignorance des nationaux, „qui les rend impropres à exercer tout genre de métier", c'est un mal qui frappe aussi les étrangers, car „cette terre inculte, la forme du gouvernement qui l'opprime, la succession éternelle des révolutions et des catastrophes, l'ignorance, l'avarice et la mauvaise foi des boyards, la pauvreté du peuple ne permettent aucun grande entreprise et l'étranger, *ou satisfait d'une existence indolente et facile, ou trompé, dans ses espérances, commence ordinairement ou finit bientôt par adopter les vices dont il se voit entouré*". La prétendue indolence et lâcheté des habitants est démentie par le témoignage du généal Bawer, qui vante la bravoure et les qualités guerrières des Valaques et parle des plaisirs de la chasse, fort en honneur dans la classe des boïars, comme par le témoignage de Raicevich, parlant de la lutte des paysans avec les ours des forêts. Mais la sévérité du jugement de Reinhard doit être retracée à l'esprit de l'ouvrage de Sulzer, porté à l'intolérance et au dénigrement, et c'est à lui qu'on doit attribuer les phrases sur l'ignorance du clergé et l'indolence des habitants.

Reinhard accueille légèrement les racontars se faisant l'écho de la calomnie qui attribuait à un assassinat froidement ordonné par Alexandre Ipsilanti la disparition (une trentaine d'années auparavant) de l'ancien agent de Prusse König. Le simple fait de la disparition de ce dernier est embelli jusqu'à imaginer une promenade à laquelle le Prince l'aurait invité pour se défaire plus facilement de lui. Arrivé au terme de son ouvrage, Reinhard examine les solutions compatibles avec les intérêts des trois Puissances qui pouvaient se disputer la possession des pays danubiens. „Les titres qu'il s'agit de discuter ne sont pas ceux du droit et de la force, mais de *la convenance*." Comme Talleyrand (mémoire du 17 oct. 1805), Reinhard pense „que ce serait rendre service à l'apathie et à la faiblesse des Turcs d'aujourd'hui que de les isoler des intérêts et des querelles du continent". La cession des Principautés devait amener ce résultat. Ce principe admis, il fallait opter entre l'Autriche et la Russie. Ici de nouveau se fait jour l'idée de compensation. Les Principautés sont fertiles et l'Autriche obtiendrait ainsi les embouchures du Danube, car „un débou-

ché étroit lui reste sur la Mer Adriatique par Trieste et Fiume, et ce débouché interrompt des communications *qui seraient utiles à une autre puissance*"[1]. Il faudrait donc pousser l'Autriche à une politique orientale où elle jouerait le rôle de puissance intermédiaire entre la France et la Russie.

En ce cas „un Français pourrait désirer de voir la Moldavie et la Valachie tomber en partage à l'Autriche", et cela malgré l'état malheureux des „Walaches" de Transylvanie et du Banat, „qui sont plus opprimés et plus barbares que ceux de la Dacie", malgré le pédantisme des ordres et des réglements qui risquait de les étouffer et malgré les persécutions religieuses qui se seraient déchaînées pour forcer la population à s'unir à l'Eglise catholique. Car ces peuples qui ne possèdent rien regardent au moins leur foi comme une propriété. Quant à la Russie, ses vrais intérêts sont en Crimée et non sur le Danube, où son ambition se sert des Principautés comme d'un prétexte d'immixtion dans l'Empire turc. Leur acquisition ne serait précieuse que pour ses projets d'agrandissement. Au lieu de rouler ces projets elle devrait repeupler et cultiver la Crimée, „en attirant, *comme elle l'a déjà fait avec succès*, les habitants de ces provinces (i. e. des Principautés) dans les vastes steppes entre le Dniester, le Bug, le Dniepr et le Don".

Cette idée fait pendant au projet de Carra de coloniser les Principautés de 2.000.000 d'Autrichiens Le rapport, finalement, examine aussi l'intérêt des Principautés. Celles-ci seront toujours malheureuses, étant soumises à l'Empire turc et gouvernées par des princes grecs. Mais „en remplaçant les Grecs par des nationaux, on agraverait le mal (!)... et le désespoir des peuples redemanderait des Grecs (!)".

La meilleure solution pour les Principautés serait donc, selon Reinhard, d'être annexées à la Russie, ou de faire partie d'une vaste *confédération du Danube* sous la garantie de la France, de la Russie, de l'Autriche et même de la Turquie. L'idée de confédération aurait plu à l'esprit constructif de Napoléon sans le mirage de l'Orient Que pouvait peser le sort des Principautés contre la magie du souvenir d'Alexandre-le-Grand

[1] **C'est l'idée de Talleyrand dans son mémoire du 17 octobre 1805.**

que Napoléon avait essayé de ressusciter en Égypte et qu'il voulait poursuivre maintenant sur l'Euphrate et dans l'Inde? Dans les marchandages qui se poursuivaient avec la Russie pour le partage général de la Turquie, la France se réservait la Bosnie, l'Albanie, la Morée, l'île de Crète, Chypre, Rhodes, toutes les îles de l'Archipel, Smyrne et les échelles du Levant, la Syrie et l'Égypte et peut-être les Dardanelles. C'est à ces immenses projets que Reinhard fait allusion en écrivant que la destinée de „ces provinces" (les Principautés) „doit être décidée conformément au vaste ensemble de plans qui doit donner une nouvelle forme sociale à l'Europe et à l'Univers".

Marie E. Holban.

COMPTES-RENDUS

Jean Longnon, *Les Français d'outremer au moyen-âge, Essai sur l'expansion française dans le bassin de la Méditerranée,* Paris, 1929.

Ce livre, de compilation intelligente, employant parfois les sources, traite d'abord des conditions générales de l'expansion française dans la Méditerranée. Un chapitre résume l'ouvrage de Chalandon sur le royaume des Deux Siciles (page 71: Nazianze, pas „Nazyane", l'„émir Eugène" paraît curieux). Suit un autre sur „les Français en Espagne et au Portugal", pour lequel il a fallu recourir à une information largement dispersée. Avec „les États francs de Syrie" il est question des croisades (à la page 153, de l'inédit). Mas Latrie donne les matériaux des pages sur l'île de Chypre (la citation de Molinier, à la page 194, note 1, ne concorde pas; *Philippe de Mézières et la croisade au XIV-e siècle* n'a pas été employée directement). L'Empire latin de Constantinople est présenté ensuite (mention, d'après l'inédit, de la signature grecque sous les chartes de l'empereur Baudouin, p. 212); c'est la meilleure partie de cet ouvrage digne d'être lu et consulté même pour des études spéciales; ici encore l'aspect général de cette vie d'un caractère double se trouve à côté du simple récit des événements. Sous cette forme tout y est nouveau (intéressante la transformation de la πανήγορις, un panaïr pour les Slaves et les Roumains,

dans le „panejours" des Francs; p. 239). Le dernier chapitre, détaché de celui sur le royaume sud-italien, est consacré aux Angevins de Naples (à Budapest il n'y a pas de monuments de l'art français; p. 279; il n'y a pas au XV-e siècle de descendants des Angevins autrement que par la fille aînée de Louis-le-Grand, Marie).

* * *

Dimitrie I. Gheorghiu, *Finanțele României după războiu, (1919-1930),* Bucarest, s. a.

Cette belle étude commence par une constatation: „Avant la guerre, la Roumanie se trouvait en pleine prospérité financière et économique. Quinze ans de suite, de 1901-1902, à 1915-1916, les budgets se sont soldés par des excédants remarquables, qui s'élèvent à un total de 840 millions de lei or ou bien dans la valeur actuelle environ 21 milliards de lei". L'auteur rappelle aussi l'emprunt national pendant la guerre, en somme de 400 millions lei or. En dix ans la surface cultivée s'était accrue d'un million de hectares, la production des céréales de presque cent mille wagons. La valeur de toute la production agricole donnait en moyenne, pour les années 1910-1914, 33 milliards de lei, du cours actuel. 838 fabriques protégées par l'État représentaient un capital de plus de 300 millions lei or. Le capital industriel dépassait un milliard, dont l'exploitation du pétrole prenait une bonne moitié (en 1913 on tirait 188.500 wagons).

L'importation avait monté de presque cent millions lei or (entre 1904 et 1913 8.982 millions en face de 10.450 millions pour l'exportation). Le budget de 1916 était de 645.719.300 lei or.

Suit l'histoire des emprunts après la guerre et de toute une législation en grande partie confuse et inopérante. Mais l'ouvrage est destiné surtout à défendre la politique financière des régimes libéraux. Il serait cependant injuste de ne pas reconnaître des efforts sur des lignes discutables et des résultats positifs auxquels on finit par arriver. En 1918 la Roumanie avait une somme de 1.521.024.000 d'anciens emprunts et une dette intérieure de 4.230.996.800 d'après-guerre.

* * *

Hélène Perticari, *Le général dr. Carol Davila, sa vie et son oeuvre, d'après sa correspondance,* Bucarest 1930.

C'est une collection précieuse de lettres adressées au général Davila, créateur du service sanitaire de l'armée roumaine, par la comtesse d'Agoult (Daniel Stern), qui l'appelle „son cher enfant", et par la comtesse de Charancé, fille de Madame d'Agoult. A côté, des lettres du prince-régnant Stirbey (il paraît parler d'une fille naturelle, Ève Sedi), de son fils, Georges, des lettres de Davila à sa seconde femme et à ses enfants (visite, en 1864, du prince Cuza à Constantinople; visite de Charles I-er à Jassy, 1866); on exhibait encore les drapeaux bleu-rouge du séparatisme moldave; manoeuvres de 1868; front français en 1870 (mention de Gabriel Monod ; guerre de 1877-1878: notes sur la prise d'Osman-Pacha; parfois de belles descriptions comme dans la lettre du 31 janvier 1878; à comparer avec une description de famine en Moldavie, à l'année 1866), une lettre de la princesse Hélène Cuza. Parmi les belles lettres de M-me Davila, née Golesco, une Roumaine, ceci: „lorsqu'on n'a plus le goût de la politesse, on en perd le sentiment". Aussi des lettres du poète Alecsandri sur la publication des chansons populaires (18 février-8 mai 1867), une autre, de Turin, en août 1870, sur l'ambulance roumaine en France, plus une lettre de condoléances, en 1874.

* * *

Steven Runciman, *The emperor Romanus Lecapenus and his reign, A study of tenth-century Byzantium,* Cambridge, 1929.

Un beau livre sans doute, basé sur une large connaissance des sources et des livres de seconde main dans toutes les langues, jusqu'au bulgare même, l'auteur ayant une admiration spéciale pour les méthodes et les résultats de M. Zlatarski, un érudit de „monumental help".

Un „prologue" sur les sources, dans lequel l'analyse, très menue, donne aussi des résultats menus. Pour la chronique de Nestor l'auteur admet des origines grecques (mais les Byzantins eux-mêmes ne donnaient pas, à cette époque, la teneur des traités).

On a d'abord un chapitre sur „la vie à Byzance au commencement du dixième siècle"; les considérations sur l'histoire „verticale" et „horizontale" y sont répétées, avec un profit plutôt

médiocre. On cherche à fixer les frontières exactes de l'Empire dès le commencement du X-e siècle (page 13, lire : Arbe). Un tableau très vivant de la vie de l'Empire suit. Les second chapitre présente „l'héritage de l'empereur Léon le Sage" (les Magyars sont des *Turco-Finnois,* cf. p. 38. L'État bulgare ne comprit jamais, même „vaguely governed", „la Valachie et la Transylvanie" (p. 39), dont, du reste, il n'avait que faire). D'autres sont consacrés à la régence d'Alexandre, frère de Léon, de Nicolas le Patriarche. Les pages sur le règne de Romain sont détaillées et parfois intéressantes.

* * *

Ch. de la Roucière, *Les portulans de la bibliothèque de Lyon*, Lyon 1929.

Dans ce beau recueil, qui, tiré à moins de quatre cents exemplaires, deviendra très rare, on trouvera d'abord un atlas du Génois Pierre Vesconte, du commencement du XIV-e siècle (on en connaît beaucoup de copies): M. de la Roucière rattache la popularité de cet atelier aux intérêts des Zaccaria en Orient. La question du transfert de l'atelier à Venise est minutieusement examinée: Vesconte aurait accepté une invitation du prêcheur de croisade Marino Sanudo l'ancien (l'auteur rappelle sa découverte, avec Léon Dorez, de lettres adressées en Occident par Sanudo, qui, envoyant des „mappes", parle aussi du „sontilissime maistre de peintures et d'autres merveilles qui estoit clamés Goth" (Giotto) (p. 12). Suit la présentation d'une carte vénitienne de la fin du XIV-e siècle. Les figures des saints dans les coins de la „mappe de Vesconte" sont nettement byzantines; le rapport avec les exploits de, Zaccaria en devient encore plus évident.

* * *

Mitrany, *The rural problem in Roumania,* Londres 1930.

Il faut dire dès le commencement que ce gros livre sur la réforme agraire en Roumanie est un trésor de statistiques.

On ne pourra pas faire l'éloge de la partie historique, que, dans l'état de ses connaissances, l'auteur aurait pu aussi bien laisser de côté. Personne n'arrivera à se dépêtrer de la confusion entre les paysans *judeci,* libres, et le régime politique des

judeţe (judicatures), avec des „juges", *juzi* (singulier: *jude*). L'origine de la législation de Jassy est présentée d'une façon fugitive et sans doute insuffisante. Ayant démontré à J. J. Brătianu, en 1917, l'urgence d'une réforme agraire presque abandonnée, malgré des promesses formelles, il me répondit qu'il ne peut pas la faire à cause de la présence de conservateurs dans son cabinet et de l'opposition, qu'il soupçonnait, des grands propriétaires. Il me fallut m'adresser, par écrit, au roi Ferdinand, lui exposant que la réforme faite par son intervention serait utile à la dynastie et que la réforme constituerait un affaiblissement de la dynastie si elle se réaliserait sans l'initiative de la Couronne. Le lendemain, le président du Conseil vint me dire: „J'y ai mieux pensé; je le ferai; mais ce ne sera pas moi qui proposerai la réforme, mais bien le président de la Chambre, V. G. Mortzun, comme ancien socialiste". Des révélaitons récentes d'un des ministres d'alors prouvent qu'il en a agi de cette façon. Or ces choses je les ai dites, sans que l'intérêt de parti eût pu les infirmer, plus d'une fois.

Les débats parlamentaires, hautement intéressants, sont complètement négligés, pour passer aussitôt aux analyses filandreuses et aux statistiques.

Çà et là il y a à corriger et à ajouter. La réforme en Bucovine ne se passa pas aussi facilement que le croit l'auteur (voy. p. 165). Le ministre qui la représentait en 1919, ou 1920, M. J. Nistor, me demanda d'intervenir personnellement, par une lettre, auprès du roi, qui retardait son approbation. Du reste, dans cette province, l'assemblée qui vota l'union, ne s'était pas réunie (cf. p. 168) avant l'entrée des troupes roumaines, sollicitée avec un empressement désespéré (il me fallut parler, alors aussi, au roi; feu Flondor, le chef du parti roumain, l'a reconnu dans un banquet à Jassy). Ailleurs, je ne vois pas les chevaux roumains dans la Chanson des Nibelungs (voy. p. 357).

Le grand défaut de ce livre, d'une importance capitale pour l'information de l'étranger, est dans le fait que l'auteur n'a pas eu des rapports avec le pays, n'a pas vécu dans son atmosphère, n'a pas partagé ses inquiétudes et ses souffrances, ne s'est pas pénétré personnellement de ses réalités. Le facteur

moral des réformes ne pouvait que lui échapper totalement. On a à faire avec un dilettante, intelligent et laborieux, dans le seul domaine des sciences sociales.

* * *

Ap. Dascalakis, *La presse néo-hellênique,* Paris 1930.

Ce petit travail sur le journalisme grec n'intéresse pas seulement la Grèce, étant donné que les publications périodiques en grec au commencement du XIX-e siècle étaient destinées à un public plus large, roumain et slave aussi. Les Markidès Poulio qui ont donné le premier journal à Vienne, en 1796, ont publié aussi un journal serbe *(Srpske Novinê)* et, ajoutons, une édition de Phrantzès : c'étaient des Roumains balcaniques: Puliu, Puiu. M. Dascalakis signale une reprise, en 1797, de cette feuille, qui s'était arrêtée en 1793: cette fois le caractère de la publication est nationaliste et révolutionnaire. Il ajoute que, exilé en Saxe, George Poulio passa en Roumanie, comme colporteur de „livres républicains des révolutionnaires français" pour entrer, en 1800, au service de la France (pp. 19-20). Sur le Λόγιος Ἑρμῆς peut-être aussi sur la Καλλιόπη, il y avait des renseignements à recueillir dans des études roumains restées inconnues à l'auteur. Aussi sur l'Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος. Nous ne connaissons pas l'„Athéna" et la „Mélissa", publiées à Paris en 1818 par Nikolopoulos (pp. 25-26). Le second chapitre traite de la presse grecque pendant la révolution: avec les types de Firmin Didot on a, dès le 1-er août 1821, la Σάλπιγξ ἑλληνική. Des „journaux manuscrits" suivent. A Missolonghi des machines anglaises donnent en 1824 les Ἑλληνικὰ Χρόνικα de J. Mayer, philhellène (sur les funérailles de lord Byron, pp. 36-37): l'éditeur fut tué dans la catastrophe du mois d'avril 1826. Le „Télégraphe Hellénique" fut repris par le comte Gamba en 1824. Un Grec rédigeait en même temps un „Journal d'Athènes", d'autres ceux de Nauplie et de Hydra, Γενικὴ Ἐφημερὶς et Ὀζφίλος τοῦ νόμου. La vraie presse permanente commence en 1833 (p. 47): ce fut une ivresse de publicité. L'auteur la présente avec intelligence, sous des rubriques générales: quelques personnalités de publicistes sont rendues d'une façon réellement intéressante. Tout un chapitre est consacré à „la presse grecque à l'étranger": Constantinople, Smyrne,

Amérique (la belle revue qu'est l'Ἀτλαντίς), Roumanie (information insuffisante), pays occidentaux (l'Ἐθνικὸς Ἡμερολόγιον, splendide publication parisienne, méritait qu'on s'arrêtât longuement sur elle, bien qu'étant en dehors du journalisme). Aussi des notes sur les journaux grecs de Chypre, de Rhodes, d'Égypte. Au chapitre V l'état actuel du journalisme grec (presse de parti, il n'y a pas de presse commercialisée, ni de journal indépendant). Au chapitre VI, le journaliste (il y a une école de journalistes), au chapitre VII, la législation. Ce qui manque, c'est l'information sur la presse du langue étrangère. Nous y aurions trouvé alors en première ligne l'admirable „Messager d'Athènes", de M-me Stéphanopoli, tout plein de nouvelles archéologiques, signées parfois par M. Philadelpheus, et de reminiscences historiques utiles et savoureuses dues à M. Vallianitis.

* * *

Oskar Halecki, *Un empereur de Byzance là Rome* (dans les „Travaux historiques de la Société des Sciences et des lettres de Varsovie", VIII), Varsovie 1930.

M. Oscar Halecki a donné, dans une forme intéressante, un des livres les plus utiles pour la connaissance des rapports, surtout religieux, entre l'Orient byzantin et l'Occident à la fin du moyen-âge, en présentant, sur plus de 400 pages, l'histoire des négociations d'Union entre Jean V Paléologue et les Papes contemporains.

Tout ce qui concerne, de près ou de loin, ce voyage du basileus à Rome, est examiné avec la plus grande attention.

L'inédit abonde, surtout celui fourni par les Archives du Vatican. Ainsi les lettres papales pour l'Union, adressées à François Gattilusio, le podestat de Péra, à celui de Chio, à tel autre Génois du Levant (p. 44 et suiv.). Henri, duc „Glagonie", est identifié comme celui de Glogau (p. 45, noet 1). A côté de la lignée des Métochites, dont l'un fit bâtir la Kahrié, et d'un Tagaris, d'un Kalophéros, un „capitaine de Constantinople", Thomas Paléologue „de Nahenzo", et un évêque „azaronensis" *(ibid.* Pou M. Halecki ce serait un évêque de Maronie; p. 46). Ingénieuse la proposition de voir dans „Bayssacreartus" (p. 53, note 1) le „megateriarchus". Importantes les observations des Vénitiens, en 1360, contre l'action du légat Pierre Thomas: il „a

abandonné l'union contre les Turcs, qui est le salut des chrétiens" pour aller en Chypre (p. 73, note 3). L'action vénitienne contre les Turcs en 1361-1363 repose sur des actes nouveaux (p. 75 et suiv.). Je ne comprends pas le Golfo del Volo, a côté de l'„Argiro", qui est Ἱερὸν p. 76, note 5).

L'ouvrage intéresse aussi les Serbes, dont les rapports avec le Saint Siège sont largement présentées au commencement de l'ouvrage. Le chapitre consacré au projet byzantin d'Union en 1355 (publié par Theiner et Miklosich) est particulièrement nouveau; donc avant le roi de Chypre Jean V devait être le „capitaine général du saint passage". Les trois collèges de latin à Constantinople, l'éducation latine de celui qui devait être l'empereur Manuel étonnent. L'idée serait-elle due à l'archévêque Paul de Smyrne? M. Halecki est disposé à le croire. Cependant il n'oublie pas sa mère latine, „profondément attachée, malgré son mariage grec, à l'Église romaine" (voy. p. 13 et surtout pp. 42-43). Une croisade de coalition remplaça (voy. p. 70) celle, purement byzantine, que désirait Jean V, Mais elle n'avait pas un caractère anti-grec, malgré les tendances étroites de Pierre Thomas. Les buts de Pierre, roi de Chypre, sont nettement délimités (p. 80 et suiv.). Urbain V est-il vraiment un nouvel l'anoncent II (p. 81, note 4)? Et Pierre I-er, en ne pas se préoccupant de Byzance, n'était-il pas dans son rôle, dont son romantisme pouvait bien dépasser les possibilités de réalisation ? Voy., du reste, notre jugement sur lui, comme plutôt représentant de cette France à laquelle il voulait se rallier, dans l'*Histoire de Chypre* (sous presse). Il était naturel que ce rôle fût offert par le Pape d'abord au roi de France (voy. pp. 82-83). M. Halecki montre que la croisade chypriote amena la reprise des rapports byzantino-pontificaux (p 87. Refus du Pape pour une parente de l'impératrice-mère de revenir à Constantinople; p. 88 et note 1). Le rôle de Lascaris Kalophéros est très bien mis en lumière (p. 91 et suiv.). Je me demande si Radu Calomfirescu, l'auxiliaire de Michel-le-Brave, prince de Valachie, en 1593, n'appartenait pas à cette même famille. Démètre Cydenès fut attaché à Lascaris Kalophéros.

* * *

Aurelien Sacerdoţeanu, *Guillaume de Rubrouck et les Rou-*

mains au milieu du XIII-e siècle (extrait des „Mélanges de l'École Roumaine en France).

Bon ouvrage de longue patience, qui s'appuie sur un large dépouillement des sources et une consultation sérieuse des ouvrages de seconde main. Une introduction parle de toutes les missions dirigées au XIII-e siècle vers la Horde des Mongols. La biographie de Rubrouck est très minutieuse; la même acribie dans le chapitre consacré à ses oeuvres. Suit l'exposition du voyage (par Cherson et Soldaïa). „Caracataï" c'est la Kitaï Noire (p. 39). Le souvenir du livre, fabuleux, sur les exploits d'Alexandre-le-Grand dans les „Claustra Alexandri". „Auax" est Lajazzo (p. 41), Matracha Matréga *(ibid.)*. Dans la forme „Solomia", persistante, il y a probablement le souvenir slave pour Thessalonique (voy. p. 42).

L'auteur a raison de défendre le voyageur flamand du XIII-e siècle contre l'accusation qu'il se plait à inventer (p. 51 et suiv.). Des chapitres séparés présentent l'état à cette époque des pays traversés par le moine franciscain: Russie, Cumanie (la *Valapnia* des sources du moyen-âge est curieuse; j'avais proposé une *Valavia,* dont le nom serait tiré de la Valachie; les Allemands donnent aux Cumans le nom de *Walven).* Très utile la note 2, page 67, sur les titres des Assénides. Sur les Brodnics, les „gens des gués" (du Danube), il fallait consulter mon mémoire de 1928 dans les „Annales de l'Académie Roumaine". Fărcaş, le cnèze roumain, mentionné à la page 77, est le même que Vîlcea qui à laissé son nom à un district valaque (voy. notre notice dans la *Revista Istorică,* année 1929). Importante brogea, „le pays des tumulus" (p. 80). La „Vlachia quae est terra Assani", c'est la Valachie balcanique: l'auteur en parle lon-
l'observation que les 'Εκατὸν Βοῦνοι des Byzantins est la Do-
gnement (p. 90 et suiv.). Les Ilacs n'ont rien à voir avec les Roumains (voy. p. 102 et suiv.): M. Sacerdoţeanu accumule les preuves. Il se peut que des Roumains de la steppe eussent passé comme Hongrois (p. 112 et suiv.). Des considérations générales finissent l'ouvrage. Les Valaques qui portent des dans au Khan (p. 161) peuvent être ceux du Danube. Utile la présentation chronologique des mentions documentaires concernant les Roumains au XIII-e siècle.

Malheureusement le style n'est pas toujours correct et les fau-

tes d'impression abondent: le travail a été publié dans les „Mélanges de l'École Roumaine en France" pendant le voyage en Amérique du directeur.

N. Iorga.

CHRONIQUE

† Auguste Heisenberg.

Quelques semaines à peine après son retour d'Athènes, où, dans un excellent état de santé, il avait pris une part si active au congrès d'études byzantines, le chef des byzantinologues allemands vient de s'éteindre,—d'un typhus gagné en voyage—, à peine sexagénaire, à Munich.

On ne dira jamais assez combien grand a été le dévouement d'Auguste Heisenberg à la science dont il était devenu, un des maîtres les plus estimés. Philologue de formation, il avait passé dans le domaine de l'histoire à laquelle aussi il a rendu les plus grands services sans avoir abandonné ses premières études. Il n'était pas seulement un érudit; son livre sur la Grèce Nouvelle, d'une si souriante présentation, avait montré combien il savait devenir familier pour tout le monde désireux d'apprendre.

Mais son plus grand mérite a été celui de réunir, même après la guerre, les chercheurs de tous les pays dans sa *Byzantinische Zeitschrift*, bientôt un organe central de ces études.

Ceux qui l'ont connu personnellement regrettent profondement l'homme bon et affable, dont le souvenir leur restera toujours vivant.

N. Iorga.

La byzantinologie vient d'éprouver encore une perte cruelle. Après Kondakov, Bury, Schlumberger, Uspensky, disparus l'un après l'autre dans l'intervalle de quelques années, le savant allemand August Heisenberg vient de mourir inopinément le 22 novembre 1930. Il a à peine un an, ses élèves et amis lui offraient à l'occasion de son soixantième anniversaire le magnifique tome XXX de la „Byzantinische Zeitschrift", dans lequel une centaine de savants du monde entier ont rendu hommage au grand byzantiniste.

En Aug. Heinsenberg nous perdons un de nos plus illustres

maîtres dans le vaste domaine de cette discipline. Elève de feu K. Krumbacher, Aug. Heisenberg lui a succédé en 1910 à la chaire de „Mittel-und neugriechische Philologie” et à la direction de la „Byzantinische Zeistchrift”. Mais sa riche et solide érudition l-a fait dépasser de beaucoup les limites de la philologie. Il nous a donné de remarquables travaux sur l'art byzantin, à commencer par son ouvrage capital *„Grabeskirche und Apostelkirche”* (2 vol., Leipzig, 1908), dans lequel, grâce à une profonde interprétation des sources littéraires, il a réussi à reconstituer les basiliques constantiniennes et la magnifique église des Apôtres de Constantinople. La découverte des écrits de Nicolas Mésarités à l'Ambrosiana lui a valu toute une série de contributions précieuses à l'histoire politique, religieuse et littéraire de Byzance aux débuts de l'Empire de Nicée *(Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und der Kirchenunion,* 3 mémoires de l'Académie de Bavière, 1922-1923; *Aus der Geschichte and Literatur der Palaiologenzeit, ibid.,* 1920). Les ouvrages qu'il a consacrés à la langue et au pays des Grecs modernes, les nombreuses études répandues un peu partout, concernant toutes les branches de la byzantinologie, prouvent à quel point il dominait l'ensemble de l'évolution millénaire de l'hellénisme.

Son édition critique de Georges l'Acropolite (Teubner 1903) compte parmi les travaux classiques en ce genre. Nous savons qu'il préparait depuis longtemps une nouvelle édition de la „Geschichte der byzantinischen Literatur”.

A côté de cette multiple et laborieuse activité, les pages de la *Byzantinische Zeitschrift,* qu'il a dirigée pendant vingt ans, mettent au jour le travail fécond de cet infatigable chercheur qui voua toute sa vie à la science. C'est grâce à lui, à son tact supérieur et à la noblesse de son caractère que le remarquable organe international de la byzantinologie a pu réunir à nouveau ses collaborateurs étrangers sitôt après la guerre.

Le „Mitel- und neugriechisches Seminar”, où son esprit généreux initia et prépara méthodiquement tant de savants de tous les pays, n'est pas un moindre titre de gloire pour lui. L'image du maître bien-aimé ne s'effacera jamais de la mémoire de ceux qui ont eu l'honneur de compter parmi ses élèves.

Auguste Heinsenberg a été, pour sûr, un grand et digne continuateur de l'oeuvre de son illustre prédecesseur. C'est pourquoi on ne peut déplorer assez sa mort prématurée, qui nous le ravit en pleine activité.

N. Bănescu.

•

Le no. prochain comprendra un compte-rendu étendu sur le Congrès d'études byzantines à Athènes.

•

Dans les *Mélanges de l'École Roumaine en France, 1929, première partie,* M. N. Corivan publie une piquante étude sur „Alex. Andronic Ghica, prétendu fils de Grégoire Ghica, prince de Moldavie". Ce bizarre Phanariote, se présentant comme chargé d'une mission secrète par le duc de Luxembourg, voulait engager, en 1784, les Turcs à faire venir un corps de Français, une „légion européenne", qui se réunirait à leurs Grecs et Albanais. Un chevalier de la Chaloussière fut chargé de représenter le grand seigneur français : il ne pouvait que se prendre de bec avec son trop affairé collaborateur qui, bien entendu, voulait se faire valoir comme initiateur du projet. La „négociation conduite avec mystère et les plus grands ménagemens" n'aboutit à rien. Le „Journal" de cette aventure diplomatique a été conservé, et M. Corivan le publie en entier. A côté de cette tentative absurde il y a cependant maints détails vraiement intéressants. Les petites intrigues de la Cour ottomane peuvent être mieux poursuivies que dans les vrais rapports diplomatiques.—M. Const. I. Andreescu s'occupe des rapports autre la France et la politique orientale de Catherine II entre 1775 et 1792. La correspondance des ambassadeurs français en Russie forme la base de cette large étude, toute nouvelle. Les chapitres concernant les affaires de Crimée, la situation dans les Principautés, le „grand projet" sont surtout très intéressants. L'histoire de la guerre russo-turque est présentée avec soin. Il y a trop de fautes d'impression, l'étude ayant été publiée sans la surveillance du directeur de l'École.—On ne pouvait pas donner une meilleure histoire de la principauté byzantine des Sts. Théodore à Mangoup, en Crimée, derrière Caffa, que ne le fait Mlle Virginie Vasiliu, qui part

d'une lettre adressée par le bailli vénitien à Constantinople au seigneur de ces „Théodores”, Alexis. Il ne faut pas dire „État de Théodoros” (p. 303), mais des „Théodori” (Théodore Tiron et Théodore Stratélate). La guerre contre les Génois pour la possession de Cembalo (Symbolon) y est racontée pour la première fois et d'une façon vivante. L'„insolence” de ce seigneur du littoral continuera même après la paix qui lui ravit sa conquête momentanée. Plus brièvement sont présentés les regnes d'Olobei (nom tatar; cf. la famille roumaine Hulubeiu) et d'Isaac, qui s'était associé ses frères (la soeur, Marie, dont on peut voir le beau portrait, sur une couverture de pierre tombale, fut la femme d'Étienne-le-Grand, prince de Moldavie; celui-ci remplaça, au moment où les Turcs se présentaient devant le château, destiné à succomber, Isaac par un nouvel Alexis). L'auteur n'a pas oublié (voy. p. 315, note 1) le poème consacré à Théodori qui a été publié récemment dans les *Studii bizantini* de Rome. Mlle Vasiliu rapproche le profille d'Étienne et d'une princesse russe de Kiev, Eudocie, fille, d'Isaac de l'union conclue ensuite entre ce prince et Hélène, fille d'Étienne et d'une princesse russe de Kiev, Eudocie, fille, elle-même, de Siméon Olelkovitch (voy. p. 333). Récemment M. G Balş a donné une vue du château de Mangoup dans le „Bulletin de de la Commission des Monuments Historiques” de Roumanie.



Dans le Journal d'Antonio Scussa, publié dans *l'Archeografo Triestino,* 3-e série, XV, mention de l'arrivée à Trieste en 1723 d'un „prince turc de Tunis” apportant six chevaux à l'empereur et au prince Eugène de Savoie un tigre (p. 14). Il part pour Venise, mais en revient bientôt pour se rendre à Vienne *(ibid.).* Plus loin il est question d'autres présents aussi: une horloge, „un paro papuce alla turchesca” (pour l'Impératrice). Il distribue des aumônes (p. 16). Mention de la Compagnie Orientale, p. 41. En 1733 une „saicha”, „bâtiment des Grecs”, pour prendre de l'acier (p. 44). Au même moment arrive le bagage du Tunisien, dirigé vers l'Afrique *(ibid.).* Vaisseau de la Campagnie Orientale, *Carlo Sesto,* venant de Constantinople (p. 51). La docteur Francol est un des anciens Morlaques (Frâncul en roumain), pp. 65, 128, 214. Des es-

claves turcs, p. 94. Bruit de guerre contre les Turcs en janvier 1737 (p. 178). On envoie des troupes en Transylvanie (p. 180). Des „gallafà”,καλαφάτοι, cf. calafati, p. 194, se rendent sur le Danube pour y construire des vaisseaux (p. 184). On y envoie aussi des canons *(ibid.)*. Mention de Bonneval, passé chez les Turcs „per certi disgusti e pontigli”, *(ibid.)*. Cf. aussi pages 186 et suiv. Sur la Compagnie Orientale p. 189. Victoire présumée des Russes, p. 191 Avance des Impériaux sur Vidine, *ibid.* On marche sur Sofia, p. 192. Prise de Bender par les Russes, ensuite démentie, p. 191. Avance des Impériaux sur Vidine, grade au commandant qui a livré Niche aux Turcs, p. 196. On fait procès à Seckendorf qui ne paye pas ses soldats, *ibid.* Les Russes chassent les Turcs à Otchacov, p. 198. Des troupes sont envoyées en hâte sur le Danube, p. 204. Cf. p. 207. Orşova est abandonnée par les Turcs en discorde (juillet), p. 208. De même Mehadia *(ibid.)*. Actions de grâce, p. 209. Mais les Turcs reprennent Mehadia et bloquent Orşova, p. 209. Cf. p. 210. Orşova capitule (octobre), p. 211. Mais victoires russes, pp. 211-212. Les femmes de Belgrade sont envoyées „à Bude et dans d'autres pays”; des maladies dans la ville, p. 212. Le Sultan serait mort, *ibid.*

•

Dans *l'Annuario di diritto comparato e di studi legislativi,* M. André Rădulescu publie une brève étude sur „les sources du droit civil et commercial roumain”. Du même, dans le même recueil, la bibliographie des ouvrages sur la législation publiés dans le pays de 1925 à 1928.

•

La *Revue des Études hongroises* (VII, 1-3) déclare vouloir finir une discussion qu'elle a elle-même ouverte. Les dernières lignes, signées du pseudonyme Jânos Székely, n'ont aucune valeur scientifique, et ce „dernier mot” ne mérite, sans doute, aucune réponse. Espérons que les fruits de cette attaque empêcheront d'autres élucubrations passionnelles dans une publication qui plus d'une fois a servi les études historiques concernant l'Europe orientale.

A signaler dans ce même no. (à côté de l'article, politique, de M. Kovács) les notes bibliographiques, si utiles, de M. Paul Arday.

•

Dans le roman de Renault de Beaujeu, *Le bel inconnu* (XIII-e XIV-e siècle), édité par M. G. Perrie Wiliams, dans „Les Classiques français du moyen-âge" (Paris 1929), à la page 145, dans la description d'une „canbre noble",

D'un pale de Constantinoble
Estoit desus encortinée.

*

Dans le *Glasnik* de la Société historique de Novisad, III, 3 (1920), un article de commémoration pour Hilarion Rouvaratz, quelques biographies de Serbes ayant écrit en langue magyare. Quelques prêches de Dosithée Obradovitch. Des notes de l'évêque de Timişoara en 1737-1739. Le reste concerne l'histoire la plus récente des Serbes de Hongrie.

*

Dans le *Glas* de l'Académie de Belgrade, CXXXVI (1929), M. Tchorovitch parle de l'histoire serbe entre 1282 et 1284 et des écrivains serbes de la fin du moyen-âge, Sylvain et Danilo II.

*

M. Septime Gorceix réunit dans le beau volume *Évadé (Des Hauts de Meuse en Moldavie)* (Paris 1930) ses articles présentant la dangereuse escapade d'un prisonnier français en Allemagne, qui ont été publiés d'abord dans la „Revue des Deux Mondes". Le livre fait partie de la „Collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale".

*

Le dr. D. Butteescu publie dans les „Annales des mines de Roumanie" une étude sur les bronzes découverts à Drajna-de-jos. L'analyse chimique les met à côté de ceux de Mycènes.

*

M. G. Arvanitakis publie un catalogue des manuscrits conservés à Athènes dans le dépôt des „échangeables" *(Les reliques d'un monde disparu. Fonds des communautés échangeables*, Athènes 1930).

N. Iorga.
